

Le jubilé communiste

par Serban Voinea

Cinquante années ont passé depuis la prise du pouvoir en Russie par les bolchéviques. Grâce à l'expérience de ce demi-siècle, l'historien peut, sans risque d'être démenti par l'avenir, affirmer que la Révolution russe de 1917 constitue l'événement le plus important du XX^e siècle. Elle a eu des conséquences profondes non seulement pour la Russie, mais pour le monde entier.

L'histoire officielle communiste appelle cet événement « la grande Révolution socialiste d'Octobre ». Se plaçant au point de vue socialiste, peut-on vraiment considérer que les événements de 1917 en Russie aient été « socialistes » ou que, grâce à eux, l'immense pays dans lequel les Communistes ont pris et gardé le pouvoir soit devenu socialiste ? Emettre un tel doute constitue, pour les Communistes, un véritable blasphème. Pourtant, à l'occasion du 50^e anniversaire du régime soviétique actuel, nous sommes obligés de poser la question.

Il est indubitable que l'U. R. S. S. a fait, au cours des cinquante dernières années, des progrès immenses. Le pays n'est pas seulement devenu la seconde puissance industrielle du monde, mais a liquidé l'analphabétisme, a relevé le niveau sanitaire de la population, a réduit la mortalité infantile et prolongé la moyenne de vie humaine. Il a construit des centrales électriques, des aciéries gigantesques, des crèches, des universités et atteint la maîtrise dans le domaine de la physique nucléaire.

Mais, dans tous ces domaines, les pays capitalistes, Etats-Unis en tête, ont fait au moins autant. C'est d'ailleurs dans ces pays que sont nées la théorie de la relativité, la génétique, l'électronique, l'automatisation, les matières plastiques, les bombes atomiques et les missiles à longue portée. Si les progrès dans ces domaines étaient une caractéristique du socialisme, les Etats-Unis en seraient le chef de file. Le véritable mérite de l'U.R.S.S. dans ces domaines, c'est d'avoir suivi les progrès réalisés en Occident et d'avoir réduit le fossé qui la séparait des grands pays industriels.

Dans certains domaines, l'U. R. S. S. n'a pas suivi le modèle occidental. N'insistons pas sur le niveau de vie inférieur, qui peut être relevé par de nouveaux progrès de productivité. Mais rappelons que le peuple soviétique ne dispose pas des libertés dont jouissent depuis de nombreuses générations les peuples occidentaux. Le socialisme démocratique, et même les bolchéviques jusqu'à leur prise du pouvoir, ont toujours considéré que le socialisme devait apporter plus de liberté que n'en pouvait apporter un régime capitaliste, car il ajouterait à la démocratie politique la démocratie économique. Or, dans ce domaine essentiel pour le Socialisme, le bilan que font les maîtres de l'U. R. S. S. à l'occasion de la commémoration du cinquantenaire est déficitaire. Même si, demain, les nouveaux plans quinquennaux devaient accentuer le progrès économique de l'U.

R.S.S. celui-ci ne rapprochera pas le pays d'un véritable socialisme tant qu'il n'aura pas trouvé et réalisé les institutions qui assureront aux masses plus de démocratie que dans les pays de libre entreprise.

Lorsque Marx et Engels élaborèrent leur conception d'un nouveau socialisme, opposé aux utopies antérieures, ils fixèrent, en même temps, les conditions dans lesquelles il pouvait être réalisé. Ce n'est que dans des sociétés très avancées, ayant atteint un haut degré de productivité, c'est-à-dire dans des pays fortement industrialisés, que le pouvoir du prolétariat pouvait conduire au Socialisme. Les Communistes ont rejeté cette thèse fondamentale, qui est à la base de la conception matérialiste de l'Histoire, et ils ont tenté de violenter le développement de l'Histoire. Ils ont réussi à faire ce que tout régime bourgeois avancé peut faire, mais rien de plus.

Les avertissements ne leur ont pas manqué. De Karl Kautsky à Rosa Luxemburg, tous les avaient prévenus que le socialisme ne pouvait pas être édifié sans démocratie. Si, pour se maintenir au pouvoir, les circonstances les ont obligés de sacrifier la démocratie, c'est la meilleure preuve de leur erreur, non pas d'avoir pris le pouvoir, mais de l'avoir mal utilisé. L'idéal du mouvement ouvrier de Russie ne pouvait pas être le maintien, à tout prix du pouvoir de Lénine, mais l'utilisation de ce pouvoir pour la réalisation d'un programme compatible avec les réalités russes. En appliquant un pareil programme, les Communistes ne seraient peut-être pas encore arrivés à bâtir le socialisme, mais ils en seraient plus proches qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Le « Jubilé » était une fête hémorragique qui revenait tous les cinquante ans. A son occasion, les esclaves étaient rendus à la liberté. Le jubilé de Moscou contribuera-t-il à apporter aux peuples soviétiques la liberté qui leur permettrait de prendre, enfin, la voie du socialisme ?



—¿ Es usted también un veterano de la lucha contra la guerra del Vietnam ?

(« Sun », Londres.)

¡No estais solos!

Por Georges Brutelle

LE SOCIALISTE dio cuenta recientemente de los comentarios deliberadamente injustos, y por ello insultantes, hechos respecto a él en « Arriba ».

Quiero decirles una vez más a todos nuestros amigos, en cualquier lado de la frontera en que se encuentren, cuál es la significación de mi presencia en la dirección del periódico.

No somos de los que afirman que los proletarios no tienen patria, si ello puede significar que no quieren tenerla y que reniegan del país en que nacieron. Pero pensamos que si algunos proletarios carecen de patria es porque se la han robado.

Ahora bien, existen proletarios, anarquistas, comunistas, socialistas, católicos y también pequeños burgueses republicanos, todos ellos españoles, que carecen de patria desde hace treinta años. Después de una guerra civil que la izquierda, llevada legal y democráticamente al poder, no había querido en absoluto — que le fue impuesta por una rebelión fascista sostenida por Hitler y Mussolini y que produjo en el territorio nacional un millón de muertos —, unos 500.000 españoles tuvieron que expatriarse, otros, que quedaron en el país, fueron asesinados o encarcelados. ¿No les negó el régimen fascista el derecho a la patria a los que están muertos, a los que están en las cárceles, y a todos los que se han expatriado ?

En la propia España, a todos los que el absolutismo condena al silencio, se les niega por ello el derecho de todo patriota a decidir del destino de su país. También a ellos se les ha robado la patria.

El combate de la República española fue un combate por los derechos del hombre, por la defensa de las libertades fundamentales, por una sociedad más justa y más humana. Nosotros, socialistas franceses, nos sentimos solidarios de ese combate en cualquier lugar del mundo en que se libre.

No olvidamos tampoco que la guerra que impusieron a España Franco y sus legiones, fue para la demencia de Hitler el campo de experimentación de la última guerra mundial.

El sacrificio de los republicanos españoles muertos en territorio francés en los combates de la resistencia contra los nazis, el recuerdo de los españoles fusilados al lado de los nuestros, el de nuestros sufrimientos comunes en los campos de concentración no han hecho más, si eso fuera posible, que reforzar la conciencia de nuestra estrecha solidaridad con ellos.

Es ese el contexto en el que se sitúa la colaboración que prestamos a nuestros camaradas del

P. S. O. E. para la edición de su periódico.

Las autoridades franquistas saben mejor que nadie cuáles fueron las presiones que condujeron a las autoridades francesas a prohibir la publicación de « El Socialista ». Y los socialistas franceses saben a su vez, cómo, pensando en Jules Guesde, les hemos devuelto LE SOCIALISTE.

Se trata de un gesto de índole moral. Los franceses no entregan ni un solo céntimo al periódico que nuestros camaradas españoles tienen el orgullo de sostener por sí solos. La independencia de su pensamiento la tienen, pues, plenamente asegurada.

Ese gesto les devuelve a los socialistas españoles del P.S.O.E. expulsados de su comunidad nacional algo de su patria. Les facilita la ocasión de intercambiar sus puntos de vista y de expresar su pensamiento sobre España. Les proporciona también algunas veces la ocasión de llevar, con demasiada escasez por desgracia, algo de ese pensamiento a los que, de otro lado del Pirineo, han perdido sus derechos de ciudadanos, y les devuelve también a éstos algo más de esa patria amputada que les han dejado, en la que se ven relegados a ocupar el lugar del perro en la casa del amo.

Eso es sin duda lo que irrita a « Arriba ». Lo que no agrada es que un español pueda escribir en Francia lo que no tiene derecho a decir en España. He recibido demasiadas cartas del tipo de la del alcalde de Pamplona, de la que hace unos años os habíamos informado en estas columnas, para saber hasta qué punto, incluso entre las gentes del régimen, hay hombres que se percatan cada vez más del peligro que tiene para la mente y para la cultura de un pueblo, la prohibición del intercambio de las ideas. Hace siglos que los hombres lucharon y sufrieron por ese derecho a la libre expresión que es el motor esencial del progreso de los pueblos y de la humanidad. Ese derecho es el que queremos salvaguardar para nosotros, y a los que lo han perdido en su país, se lo entregamos en el nuestro para que sigan siendo hombres.

Realizarlo constituye un honor para nosotros. Aquellos a los que el odio o el deseo de poder ciega, a los que la cobardía corroe o a los que paraliza el conformismo, no podrán comprenderlo: así « Arriba », con su mentalidad, no habrá de comprendernos.

¡ No os importe ! Desdeñad la injuria y conservad la esperanza : ¡ no estais solos !

Luminoso porvenir para el Partido Socialista y la Democracia Cristiana

Pese a la dictadura del general Franco, en España se desarrolla la coexistencia pacífica. Franco no significa ya el castillo inexpugnable de la militancia anticomunista, según se ha descrito él tantas veces. La Internacional Socialista y obrera ha dejado de ser una calamidad para el mundo cristiano. José Antonio Girón, demagogo por excelencia, capitalista de la Falange, cruzado máximo de Valladolid, donde se organizó la caza de socialistas en 1936, se apoya ahora en textos del laborismo izquierdista, del admirado Bevan, para afirmar que acepta la democracia, pero no el parlamentarismo. Solís está dispuesto a dialogar con las Comisiones Obreras, en cuya creación posiblemente ha participado, siempre y cuando llamen a su despacho y se resuelva todo dentro de la legalidad, sin manifestaciones tumultuarias, en las cuales, por cierto, han coincidido obreros, estudiantes y sacerdotes jóvenes, golpeando en la zona vulnerable socioeconómica de la dictadura. A pesar del enorme aparato policíaco, esas protestas colectivas desarrolladas en la fábrica, en la calle y en el « campus » universitario, han marcado la fisonomía de los últimos estertores del franquismo.

Numerosos sacerdotes se hallan en la cárcel, emergencia expresiva de la toma de conciencia

de una parte de la Iglesia española siguiendo la línea posconciliar. La reciente llegada del nuevo nuncio de Su Santidad, que por rara casualidad es el mismo doctor que representó al Vaticano durante la agonía y finiquitación de varias dictaduras sudame-

Por Rocha Alba

ricanas, ha puesto los pelos de punta a los católicos integristas : « Vengo a dialogar con todos, creyentes o no creyentes, en un verdadero espíritu de libertad », ha dicho ante las cámaras de la televisión, con el consiguiente disgusto de los carismáticos mandarines del catolicismo ultramontano.

A su vez, como no había ocurrido nunca sistemáticamente, los periódicos publican seriales acerca de la guerra civil, pero vista desde una posición no tan sectaria, incluso con elogios para algunos dirigentes republicanos. Las vivencias dramáticas del ayer cercano se insertan en « Ya », o sea, « Los tres días de Julio », de Luis Romero, el novelista radicado en Cataluña ; en « ABC » aparece el relato de Luis Bolín, preparando el viaje aéreo de Franco entre Canarias y Marruecos ; « Pueblo » serializa los últimos

días de Madrid del coronel Casado, actitud discutible la de este militar republicano, arrojando carnaza a la hiena franquista ; « El Alcázar » incluye otra serie centrada en el mismo coronel Casado.

El escritor Angel Maria de Lera, ex comisario político condenado a la última pena, ha sido galardonado con el premio « Planeta », de más de un millón de pesetas, por su novela « Las últimas banderas », es decir, la guerra civil examinada desde el campo de los vencidos. En la pequeña pantalla hemos visto al poeta Pablo Neruda expresar sus pensamientos sociales y literarios. Por primera vez en treinta años, ha podido verse durante un buen rato a los miembros del Congreso del Labour Party cantar el himno de la Internacional de trabajadores, escena entrañable que a tantos españoles embargó de un entusiasmo traspasado de nostalgia. También se ha visto a los ejecutivos del Partido Comunista de la Unión Soviética, en el cincuentenario de la Revolución rusa interpretar las estrofas de la Internacional. El libro de Julián Besteiro « Marxismo y antimarxismo » acaba de publicarse en Madrid, por una editorial de católicos progresistas, cuya primera edición se ha agotado en quince días. Hace un

(Pasa a la página 2.)

Querido amigo :

Has planteado últimamente una cuestión que merece toda nuestra atención. Se trata del tema actual de la tierra. Un amigo habló de la maquinaria agrícola, necesaria para el desarrollo de este sector, y tú opinaste que con la introducción de la maquinaria se les quita trabajo a muchos campesinos. El problema, como he dicho, merece toda nuestra atención; tú has subrayado, quizás sin pretenderlo, el problema social íntimamente conectado con la reforma agraria.

Las consideraciones generales que me permitiré hacer, te darán a ti y a los muchos simpatizantes que leen nuestra prensa y se preocupan de los problemas de España, unas aclaraciones que espero serán útiles.

Todos coincidimos en afirmar que la situación actual del campo español es catastrófica; prueba de ello son el éxodo de una masa inmensa de campesinos a los centros industriales y la producción deficitaria de la agricultura. Todos estamos de acuerdo en que hay que hacer algo. Hasta incluso el Gobierno franquista proclama que el Segundo Plan de Desarrollo destinará su atención y sus recursos al fomento de la agricultura.

Naturalmente, el Gobierno se olvida de decir que todo fomento, toda mecanización y racionalización de la agricultura, contribuirá a aumentar la renta de los propietarios, caciques, administradores, etc.; al pueblo, al contrario, se le reducirán las posibilidades de trabajo. Es el fenómeno al cual tú aludes, y en esto tienes razón, ya que los has comprobado en tu tierra. Sin embargo, el fenómeno no es consecuencia de la reforma agraria, sino una consecuencia más del sistema de propiedad, explotación y distribución del Estado capitalista-fascista en el cual vivimos. El régimen franquista y la clase terrateniente y capitalista tienen interés en que haya paro en el campo. Es el clásico sistema de mermar la voluntad y la capacidad de resistencia del pueblo.

Cuando la clase trabajadora vive en condiciones inestables, en la inseguridad, obligada a dedicar todos sus esfuerzos para procurarse el mínimo vital, no solamente no tendrá posibilidad de pensar e instruirse, sino que se dejará explotar más por la clase capitalista.

Hablando con un compatriota que había intentado después de muchos años de emigración establecerse en España, me enteré de las consecuencias del éxodo del campesino a los centros industriales: la presencia de este subproletariado agrícola, dispuesto a trabajar en condiciones inferiores, imposibilita la reintegración de trabajadores especializados con sueldos decentes. El sistema franquista ha creado una situación económica tal, que reduce la capacidad de resistencia y oposición del trabajador.

Lo que acabo de exponer no es ninguna novedad; tú, y todos los españoles que estudian un poco los problemas de España, llegan a conclusiones que formuló ya en el siglo pasado Carlos Marx. La clase pudiente se ha apoderado de la tierra, ha echado a los campesinos creando un proletariado misero, que no ha tenido más remedio que vender su fuerza de trabajo al capitalista industrial, doblegándose a la vergonzosa explotación del hombre por el hombre. Sería un capítulo aparte hablar de la aportación del trabajador organizado en sindicatos libres a la lucha en contra de esta explotación. Me permito solamente mencionar que en España los sindicatos libres han sido destruidos por el régimen, y así vivimos hoy, en la era atómica, una situación parecida a la del siglo XIX, al iniciarse la revolución industrial.

Volvemos ahora al tema que nos interesa: la reforma agraria.

¿ QUE ENTENDEMOS POR REFORMA ?

Con la reforma se quiere corregir errores causados por la aplicación insuficiente o falseada de ciertas normas. Una reforma se aplica en todos los sectores donde haya una situación que impide el desarrollo normal de la vida económica, o bien donde haya injusticias sociales: reforma escolar, fiscal, urbanística, sanitaria, etc. Estas reformas, sin

embargo, pueden tocar solamente parte del problema, sin dar solución al problema completo. Es el caso en que el pueblo trabajador no puede participar o participa mínimamente a la vida pública. Entonces, la reforma tocará el aspecto técnico, como por ejemplo el aumento de la productividad, sin entrar de lleno en el aspecto social, como por ejemplo la justa distribución de la producción. Una reforma socialista se caracteriza por el hecho de que introduce conceptos nuevos, que son revolucionarios por que quieren terminar con una situación injusta: una reforma socialista no quiere solamente mejorar la producción, sino que quiere eliminar la injusticia en la distribución, para llegar a una sociedad que termine con la explotación del hombre por el hombre. En ningún sector, como en el sector agrícola, hace falta una reforma socialista.

OBJETIVOS DE LA REFORMA

Los objetivos son dos: uno, económico y otro social. Una diferencia neta no es posible, puesto que el hombre no es una máquina que se pueda catalogar exactamente. El hombre mantiene en cada momento de su vida su naturaleza, su dignidad humana: catalogarle como productor o como consumidor es atentarse a su dignidad. Intentaré, a pesar de mis convicciones, hacer estas consideraciones lo más objetivamente posible.

a) Aspecto económico. — España tiene una necesidad apremiante de desarrollarse, lo que supone un incremento del sector industrial y del sector de los servicios. Si miramos al sector de los servicios nos encontramos ya con una situación paradójica, cuya causa es la corrupción del sistema: los múltiples « enchufes » en los servicios consumen y cuestan, sin aportar ningún servicio. Los sectores industriales y agrícolas soportan este despilfarro. Aun imaginando poder eliminar esta clase parasitaria, nos quedamos con el problema del desarrollo industrial. ¿ Cómo podemos, por ejemplo, desarrollar la industria del calzado, si el 45 por ciento de la población no tiene recursos para comprar zapatos? ¿ Cómo podemos desarrollar la industria textil, si muchos españoles no tienen la posibilidad de comprarse indumentaria más que de vez en cuando? Es evidente

Carta a un amigo

La reforma agraria vista por un socialista

que la introducción de maquinaria, abonos, de una mejor distribución y exportación de los productos, darán al campo los medios suficientes para corregir la situación de los abastecimientos, reduciendo las importaciones y aumentando las exportaciones de productos alimenticios, y darán un incremento del consumo de productos industriales: zapatos, textiles, neveras, etc. Todo esto con una condición: los ingresos de esta producción tienen que ser distribuidos entre los campesinos y no en los bolsillos de latifundistas, administradores, comerciantes, « enchufados », etc.

b) Aspecto social. — Considerando el sistema de producción actual, veremos que el campo es el sector más explotado. No solamente los dueños de la tierra, sino los prestamistas, los comerciantes, etc., se apoderan de un porcentaje muy alto del producto del campesino. Para obviar esta situación encontramos el cuadro desolador del empleo de niños y mujeres en las faenas del campo. La desnutrición y la explotación agotan a los hombres, envejeciéndolos prematuramente. La excedencia de mano de obra, la introducción de maquinaria en las condiciones actuales, significa inseguridad de empleo.

Nuestra reforma agraria tiene de eliminar la necesidad del empleo de niños en las faenas del campo. Los niños que no pueden recibir educación, son ya condenados al peonaje en condiciones netamente inferiores. Ahí radica también una de las dificultades del traspaso del campo a la industria para las personas que no tienen empleo en la agricultura.

Una distribución justa del fruto del trabajo aumentará los ingresos del trabajador agrícola, al cual tiene que seguir una reducción sensible de las horas de trabajo. Con la reducción de horas de trabajo se abren posibilidades de empleo; en este momento la introducción de maquinaria no será una competencia para el trabajador, sino una ayuda; no queremos que el trabajador agrícola agote todas sus fuerzas físicas — que le impiden desarrollar su capacidad intelectual — en trabajos que pueden ser realizados con maquinaria.

LA REFORMA AGRARIA NO CAUSA PARO OBRERO

La reforma agraria que nosotros queremos, una reforma que

tenga en cuenta los intereses efectivos sociales y económicos no de una « nación », que en la fraseología actual se identifica con el aparato represivo, opresivo y corrupto del franquismo, sino del pueblo, y principalmente de la mayoría del pueblo que representan los trabajadores, no puede causar el triste fenómeno del desempleo.

A este efecto los socialistas piensan siempre, cuando hablan de reforma agraria, en una reforma que se encuadre en una planificación general. Hablar hoy de « planes » en España es bastante impopular: la emigración económica fue una consecuencia del « Plan de Desarrollo ». Te explicaré luego lo que pensamos, cuando hablamos de planificación. Permíteme que me limite ahora a los efectos de una planificación como la entendemos nosotros.

a) Aumento de empleo en el campo. — Una planificación en el sector agrícola mira a que se aumente la superficie de los cultivos. Con una tierra gastada por la erosión, la sequía, la falta de abono, no es posible aumentar las cosechas; hay que extender la superficie en todos los sitios posibles. Naturalmente se tendrán que eliminar aquellas superficies destinadas por los latifundistas exclusivamente a caza, cría de toros bravos, etc. La extensión de los cultivos dará la oportunidad de emplear mano de obra, que compensará en parte el desempleo que pueda causar las máquinas agrícolas.

b) Industrialización del campo. — Una agricultura en desarrollo necesita detrás de sí una industria. No nos limitemos a considerar solamente la maquinaria y los abonos; hay toda una serie de artículos que el campesino necesita en su trabajo. Más importante todavía es la industria que hay que implantar para absorber esta producción: la industria que se llama de transformación. Para muchos artículos se necesita una transformación: aceite, lana, fruta, legumbres, etc. Te cito un ejemplo: las naranjas de tu tierra sirven de base a una industria conservera en Inglaterra. Sería más oportuno exportar la conserva, lo que daría más trabajo a la gente de tu tierra que exportar solamente la fruta.

c) Aumento de los servicios de la infraestructura. — El campo no puede absorber actualmente productos industriales, pero al

mismo tiempo no puede darse una infraestructura necesaria para su desarrollo. Pensamos en lo que hay que construir: carreteras, regadíos, casas, etc. La crisis de la construcción en España es la consecuencia directa de la especulación: hoteles, casas de vacaciones, pisos en las ciudades; la construcción que puede asegurar trabajo a muchos obreros y absorber gente del campo es, al contrario, la construcción destinada al desarrollo de la economía rural. La modernización del campo significa trabajo para albañiles, carpinteros, toneleros y toda una serie de artes y oficios. Los peones, es decir, aquellos trabajadores a los cuales el régimen ha denegado la posibilidad de aprender un oficio, tendrán trabajo asegurado en la construcción de carreteras, de regadíos, etcétera.

La maquinaria agrícola también dará trabajo a los mecánicos que tienen que asegurar su funcionamiento.

¿ COMO SE REALIZA UNA REFORMA AGRARIA ?

Una reforma agraria como la que pregonamos, no se puede realizar más que contando con la colaboración de todo el pueblo. Nuestra planificación se identifica con los principios básicos del socialismo, que se pueden resumir así:

- participación activa del pueblo en la determinación de los objetivos y en su realización;
- Una economía que tiene en cuenta las necesidades del pueblo, para asegurar al pueblo no solamente la posibilidad de cubrir las necesidades materiales, sino el desarrollo cultural de cada uno;
- una forma de Estado, al servicio del pueblo, que ejecuta las normas que el pueblo libre y democráticamente se da.

Y, como hemos tocado los dos pilares de la reforma, planificación y cooperación, vamos a analizar estos dos puntos.

PLANIFICACION

Ya te he dicho que nuestra planificación se diferencia de todos los planes y todas las planificaciones puestas en práctica hasta la fecha. Expreso aquí mi opinión particular, sin hipotecar la opinión de los demás compañeros, pero pienso que la mayoría coincide con mi criterio, avalado en el pasado por los hechos. En 1931 España se dio la Constitución más moderna, ya que tenía a su alcance la posibilidad de estudiar las constituciones de otras naciones; en un futuro próximo se podrá dar una planificación moderna, después de un atento análisis de las planificaciones realizadas hasta hoy. Corresponde, pues, al pueblo español colaborar en estudiar y realizar esta planificación. El P.S.O.E. y las organizaciones hermanas U. G. T. y F.N.J.S.E. demuestran que son las únicas organizaciones a las cuales no se les ha parado el reloj: en la discusión democrática desde la base hasta los dirigentes son las organizaciones que quieren dar a España una solución moderna, eliminando la hipocresía del « Plan » franquista, cómplice de los monopolios y grupos de presión capitalistas; eliminando los errores de los « Planes » stalinianos, aparato burocrático que impone al pueblo las normas de la casta dirigente; evitando las contradicciones de la corriente sectaria marxista-leninista y la renovación económica del profesor Liberman; eliminando la corrupción e insuficiencia de los « Planes » en los países del tercer mundo.

Después de esta pequeña aclaración, vuelvo al tema que nos interesa, mencionando solamente que la planificación tendrá que aplicarse a todos los sectores, pero tendré que limitarme al sector agrícola. Entre los problemas que tendrá que resolver la planificación, se destacan los siguientes:

a) Reforma del régimen de propiedad. — La agricultura sufre, además de una carencia en el servicio de distribución, de dos males crónicos: el minifundio y el latifundio. En el caso del minifundio se tendrá que realizar la reunión de las parcelas; en el caso del latifundio su traspaso a cooperativas de producción. En aquellas zonas donde existen pe-

(Pasa a la página 7.)

Luminoso porvenir para el Partido Socialista y la Democracia Cristiana

(Viene de la página 1.)

año, un socialista fue detenido por llevar ese volumen cuando pasaba la frontera, considerándola mercancía prohibida. Los textos de Carlos Marx se exponen en las librerías, incluso algunos de Mao y de Lenin. « La p... respetuosa » de Sartre se ha representado en un teatro de Barcelona.

Periodistas totalmente identificados con El Pardo, por ejemplo, Santiago Lorén, Jesús Suenos y Emilio Romero, derraman el contenido de su pebetero rindiendo tributo de admiración a la Unión Soviética.

¿ Qué pasa en la España atormentada que hizo del mito y de la intolerancia el fundamento de su existencia? La rueda del tiempo condiciona el vagabundeo de la dictadura. Recordando a un ilustre geógrafo alemán, podemos decir que el Estado de las Cortes orgánicas es un mendigo tumbado en el banco de oro que constituye la nacionalidad española. España será mucho cuando el pueblo sea el gestor esencial de todo avance, de todo cambio, de la revolución permanente que

precisa una nación atornillada durante treinta años. Ahora es un amasijo inmundito de cuanto ha muerto. La retórica de que hicieran gala sus principales demagogos les ha desarmado a la hora de la verdad. No evolucionan, sino que la vitalidad de un pueblo, de la corriente de la Historia, la obliga a arrastrarse dando bandazos en un intento de conservar lo que ya tiene. Ese es el motivo de que surjan los círculos doctrinales de orientación marxista en la Universidad, la militancia política de la Iglesia vinculada al Vaticano, pues nadie debe ignorar la participación de aquélla en las manifestaciones contra el régimen, la proliferación de grupos políticos dentro del confusiónismo, reglas todas que anticipan el derrumbamiento de un sistema fundado en el fraude, la violencia y la banalidad.

Hay que estar preparados para lo que se percibe en el horizonte. Sabemos que van a surgir, que están surgiendo ya, los minipartidos, las maniobras inconfesadas, los intereses de capillitas y campanarios. Conviene frenar a esas sectas, a esos fantasmas. Hay que fecundar aún más la obra que estamos realizando. Penetrar, pro-

fundizar, crear. Extender los contactos y acuerdos con las fuerzas democráticas que representan corrientes mayoritarias en el contexto de la emergencia española. Tenemos que oponernos a las dilidencias, los intereses bastardos, los efluvios divisionistas. El inmediato porvenir es luminoso para nosotros. Con unidad y entusiasmo, con rigor ideológico y científico, con coraje y reflexión al servicio del pueblo, la historia de España empieza ya a contarse desde el Partido Socialista Obrero Español y la Democracia Cristiana. Manteniéndose nuestro Partido, como hasta hoy, representante del pueblo de trabajadores, partido proletario que continúa la lucha emprendida por Pablo Iglesias, Besteiro, Largo Caballero y Prieto, por citar a los hombres más representativos; mientras se mantenga, y así es, dentro de la Internacional Socialista y la Unión General de Trabajadores como depositaria de los ideales sociales de la C.I.O.S.L., el pueblo español permanecerá con estas gloriosas siglas: P.S. O.E. Esta es la realidad de la hora presente, suficientemente estudiada por los mejores sociólogos.

España-Mercado Comùn

LO QUE PODRIAMOS EXPORTAR Y LO QUE PODRIAMOS IMPORTAR

Con este título y acompañado de un dibujo, publica el diario «Madrid» del 28 de octubre, la relación siguiente:

- PODRIAMOS EXPORTAR**
- SOCAVONES
 - CABEZAS DE FAMILIA
 - COLEGIOS PRIVADOS (privados de todo)
 - HUESOS
 - DEPORTES TELEVISADOS
 - CRIDADAS (aún más)
 - PELICULAS
 - EXPEDIENTES DE CRISIS
 - REPORTEROS DE FRIVOLIDADES
 - TEATRO CONVENCIONAL
 - PATATAS
 - PLURIEMPLEADOS
 - TIENDAS
 - VAGONES
 - «SLOGANS»
 - BUROCRACIA
 - LIMPIABOTAS
 - URNAS TRANSPARENTES
 - ESCOMBROS
 - TURISTAS
 - CAMINOS
 - SERENOS
 - MINISALARIOS
 - LABORES DE LA TABACALERA
 - TOREROS
 - POLITICOS
 - REVENDEDORES
 - (MAL) HUMOR

- PODRIAMOS IMPORTAR**
- PAVIMENTOS
 - ELECTORES NORMALES
 - ESCUELAS PUBLICAS
 - CARNE
 - PROGRAMA DE TELEVISION
 - GUARDERIAS INFANTILES
 - CINE
 - DESARROLLO
 - PERIODISTAS POLITICOS
 - TEATRO PROBLEMÁTICO
 - «ROSBIFS»
 - UNIEMPLEADOS
 - GRANDES ALMACENES
 - TRENES
 - REFORMAS
 - EFICACIA
 - BETUN
 - URNAS OPACAS
 - ZONAS VERDES
 - EMIGRANTES
 - CARRETERAS
 - CERRADURAS
 - SUELDOS
 - TABACO
 - ATLETAS
 - POLITICOS
 - CIRCUITOS COMERCIALES
 - HUMOR

La carretera de Galve a Sorbe

Hace unos veinte años se empezó a construir una carretera de Veguilla a Galve de Sorbe (Guadalajara). En once años sólo se construyeron treinta y cinco de los cuarenta kilómetros proyectados. Quedan, pues, cinco por construir... desde hace nueve años. Parece ser que el paro de las obras se debe a la muerte del contratista y a la liquidación de la obra efectuada por su viuda. O sea, que con el contratista ha muerto la carretera.

Si embargo, esa carretera no carece de interés. Sin ella hay cinco pueblos incomunicados: Galve de Sorbe, Condemios de Arriba y de Abajo, Cantalojas y Villacadima. El valle de Valverde de los Arroyos queda privado de toda posibilidad turística —tan de moda hoy en España— y no cabe la menor duda que con los bonitos nombres de esos pueblos y de sus valles, nombres tan castizos, serían grandes las posibilidades turísticas. La ausencia de carretera impide, además, la explotación racional de un rico distrito forestal.

Hoy el bosque va tomando posesión de la parte construida.

Si existen razones económicas y humanas para que se haga esa carretera, ¿por qué no se lleva a cabo? ¿Es que no hay más contratistas en la provincia?

Desgraciadamente, en esos hechos locales que pululan en nuestra patria desde hace más de veinticinco años, se plasma la incuria, desorganización e indiferencia administrativas. La situación raya en lo absurdo: se ha gastado el dinero, el tiempo y el trabajo, para nada. Según todas las posibilidades, la construcción de la carretera de Galve de Sorbe no permitiría a ningún aprovechón negocio sucio que le llenase el bolso. Y por eso no hay carretera. Desde que terminó la Cruzada en nuestra patria se ignora el sentido profundo de las bellas palabras que son servicio público, porque una vez más las víctimas son los vecinos de los pueblos más arriba citados ya que ni tienen servicio regular de viajeros por falta de carretera.

Las 34 viviendas de El Ladrillar

Hace cuatro años, en el pueblecito de El Ladrillar (Cáceres),

En Burgos

Grave crisis económica y social

Nuestra economía está deteriorada por sus cuatro esquinas. Tanto da que se esfuercen en negarlo, puesto que el nivel medio de vida está ahí para justificarlo. Los Planes de Desarrollo Industrial atrajeron la cooperación de capitales exteriores, dando al traste con industrias de vieja solera. Ello ha motivado no pocos cierres, entre los cuales figura la SESA. Bien es verdad que ésta obedece a causas distintas, puesto que una mala administración, deliberadamente concertada, la situó en los trances expuestos. Desde el día 21 del mes de mayo último, 632 operarios quedaron en la calle. Estuvieron un año acogidos a los beneficios del Desempleo, cuyo plazo expiró en dicha fecha. Se debían ochenta millones a los acreedores, más las cuotas de Seguros Sociales, que alcanzan a más de quince millones. La Empresa vendió el 80 por ciento de las acciones al 50 por ciento de su valor nominal. Pero hete aquí que los compradores, que pensaban obtener una buena suma trasladaron el paquete a ciertos aspirantes, se equivocaron en la trama.

Los obreros, inducidos por 33.000 acciones que les regalaban, sin más efectivos que los enseres de la fábrica, se les ocurrió montar un Consejo de Administración regido por ellos. Cayeron en la trampa. Los que montaron el Consejo, creían que dicho papel les serviría de beneficio para conseguir que alguna compañía se hiciera cargo de la Empresa. Como la cosa no anda entre tontos, ninguna se comprometió a la oferta. Prescindiendo de juicios ajenos, los regidores de tal Consejo llevaron las gestiones por su cuenta y riesgo. El fracaso rubricó sus esfuerzos, quedando desprestigiados los activadores del problema. En una palabra: no supieron luchar, y, al final, tuvieron que solicitar de las autoridades la disolución de la Sociedad, con rompimiento de los respectivos contratos laborales.

La Magistratura del Trabajo fijó las indemnizaciones al personal despedido, que no sabemos cuándo cobrarán. Renedo, Rifa, Gamero y otros antiguos consejeros están sujetos a procesamiento judicial. Los tres primeros en la cárcel 36 días, al cabo de los

la Delegación provincial de Sindicatos construyó treinta y cuatro viviendas. Pero una vez acabadas se dieron cuenta los responsables —algunos habrá— de que eran inadecuadas como moradas de campesinos: que necesitan una planta baja para albergar al ganado y aperos de labranza, y desde hace cuatro años están desocupadas las treinta y cuatro viviendas. En otros tiempos y en otras mentes, las cosas hubieran pasado de modo diferente. El consejo municipal, al tanto de las necesidades de los campesinos, a sabiendas de la utilización que el agricultor va a hacer de su morada, hubiese dicho y probablemente hasta dibujado el tipo de vivienda que consideraba mejor para los vecinos. Y el sindicato hubiese acatado las decisiones, naturalmente. Pero esos otros tiempos han muerto o no viven todavía: son los de una República. Y esas mentes viven amordazadas y reprimidas; son las de socialistas y ugetistas. Por eso siguen deshabitadas las treinta y cuatro viviendas de El Ladrillar.

Pero para poco tiempo, porque empiezan a llegar inquilinos de Madrid para pasar vacaciones en esas viviendas, que han comprado, puesto que no servían a los «indígenas». La Delegación provincial de Sindicatos ha vendido las casitas, pero el dinero no se sabe dónde ha ido a parar. Por lo pronto, el Ayuntamiento de El Ladrillar no ha visto un solo céntimo. ¿Entonces? ¿No será todo esto un bochornoso fraude, tan conforme con las costumbres franquistas? ¿Y no se habrán hecho esas viviendas a propósito inhabitables con la intención de poderlas vender? Nos inclinamos a pensar que sí. Como siempre, sólo hay dos víctimas: el pueblo y la honra.

El Real Patronato de Las Hurdes

Las Hurdes siempre constituyeron una mancha de miseria en el mapa de España. ¡Pobre tierra quemada por el sol, falta de agua! ¡Pobres vecinos, víctimas de esas condiciones geofísicas... y de algo más! Porque tras veinticinco años de paz, se dan casos curiosos en la «zona de Las Hurdes». He aquí uno de ellos: Un universitario, miembro del llamado Servicio Universitario del Trabajo, solicitó de la Jefatura Central, y a través de ella,

de la Delegación Provincial de Sanidad, que se desinfectase la alquería en que estaba. Se le contestó que tal solicitud sólo se podía llevar a cabo en los casos de grandes epidemias. «Puesto que la reglamentación del Patronato así lo prevé». Resulta que ese tan poderoso «Real Patronato» lo constituyen «unas señoras viejas y ricachonas de Cáceres y Madrid, que vienen una vez al año, hacen su milagrito y se van con la conciencia tranquila».

Parece mentira que puedan todavía existir situaciones auténticamente feudales como la del Real Patronato de Las Hurdes, cuya autoridad queda únicamente asentada sobre el dinero, lo que le faculta para tomar cualquier decisión que de manera evidente escapa a la competencia de unas viejas ricachonas. Nos recuerdan

éstas a la tristemente célebre «Doña Perfecta», que inmortalizó Pérez Galdós. Patronatos de esos han mandado, y desgraciadamente siguen mandando, en muchos pueblos y barrios de España. Son causa por mucho del obscurantismo que imperó en nuestra patria, símbolos de las absurdas fuerzas tradicionalistas o conservadoras, enemigas de la justicia, con el pretexto de la caridad.

Y así siguen Las Hurdes: de la necesidad de desinfectar o no una alquería, y probablemente también de resolver muchos otros problemas de vivienda, enseñanza o agricultura que agobian a Las Hurdes, no deciden el médico, el arquitecto, el maestro o el ingeniero agrícola, sino el Real Patronato, con sede en Cáceres y... Madrid.

Europa

La libre circulación de trabajadores

La Comisión Ejecutiva del Mercado Común transmitió últimamente al Consejo de Ministros una proposición de reglamento relativo a la libre circulación de trabajadores y una proposición de directiva relativa a la supresión de las restricciones al desplazamiento y a la residencia de los trabajadores de los Estados miembros y de sus familias en el interior de la Comunidad.

De conformidad con el artículo 40 del Tratado, el Consejo de Ministros habría realizado de esa forma progresivamente la libre circulación de trabajadores. En efecto, una primera etapa en el camino de la liberación de los movimientos intracomunitarios fue franqueada gracias al reglamento número 15 adoptado por el Consejo de Ministros el 16 de agosto de 1961 y que fue aplicado del 1 de septiembre de 1961 al 30 de abril de 1964. La segunda etapa, que se halla en curso actualmente, comenzó el 1 de mayo de 1964 con el reglamento número 38/64 adoptado por el Consejo el 25 de marzo de 1964.

Las nuevas proposiciones que la Comisión Ejecutiva ha presentado al Consejo de Ministros deberían constituir la culminación del dispositivo jurídico creado por estos reglamentos al suprimir las últimas restricciones o discriminaciones que subsisten y al establecer mecanismos y procedimientos que garanticen una puesta en contacto y una compensación rápidas y eficaces de las ofertas y las demandas de empleo.

El proyecto de reglamento comprende:

- una primera parte relativa al empleo de los trabajadores y de sus familias así como a la igualdad de trato;
- una parte segunda relativa a la puesta en contacto y a la compensación de las ofertas y las demandas de empleo;
- una parte tercera referente a los organismos encargados de asesorar a la Comisión en todos los sectores cubiertos por el reglamento;
- una parte cuarta relativa a las disposiciones transitorias y finales.

Las disposiciones esenciales y los progresos más importantes se refieren en primer lugar a la supresión definitiva y total, es decir, sin posibilidad de recurso a una cláusula de salvaguardia, en las regiones de profesiones declaradas excedentarias en mano de obra, de la prioridad nacional en

el acceso al empleo. Como por otra parte se suprimirán los permisos de trabajo, el acceso al empleo estará abierto en el futuro a los súbditos de los demás Estados miembros en las mismas condiciones que a los nacionales. Esta igualdad de trato con los trabajadores nacionales se encuentra igualmente en todas las esferas que tienen una influencia directa o indirecta en el ejercicio del empleo.

Por esta razón se suprimirán la cláusula que impone como condición tres años de trabajo en la misma empresa para beneficiar del derecho de elegibilidad en los organismos de representación del personal, así como la cláusula que estipula que el trabajador debe disponer de una vivienda normal para la reunión familiar. El proyecto de reglamento garantiza por otra parte a los trabajadores comunitarios el mismo régimen fiscal y las mismas ventajas sociales que a los trabajadores nacionales.

En el aspecto jurídico, las nuevas proposiciones recogen el principio de la prioridad comunitaria en el acceso a los empleos vacantes, reconociendo a los trabajadores de un Estado miembro en otro Estado miembro la misma prioridad de que beneficien los nacionales de este último Estado.

Aun cuando, en aplicación del principio de no discriminación, se haya suprimido la regla de la prioridad del mercado nacional del trabajo, las nuevas proposiciones tienen en cuenta la acción a llevar a cabo en caso de riesgos graves para el nivel de vida y de empleo. Por esa razón, a petición de un Estado miembro, la Comisión Ejecutiva habrá de pronunciarse por medio de un dictamen sobre la situación creada en una región o llevará a los servicios de mano de obra de los Estados miembros y a la Oficina europea de Coordinación a emprender una acción de información que tienda a no orientar a los trabajadores hacia esa región o profesión.

Entre las modificaciones más importantes, debe indicarse que el documento de residencia se denominará en el futuro «Carta de identidad de súbdito de un Estado miembro de la C.E.E.» y que su presentación exterior se armonizará en los seis países miembros. La expedición de esas cartas de identidad se efectuará a título gratuito o contra el pago de una suma que no sobrepase los derechos y tasas exigidos para la expedición de cartas de identidad a los nacionales.

De mujer a mujer

Como dijimos en nuestro anterior trabajo, queremos dialogar con ustedes, amigas lectoras, sobre temas que les son conocidos, aunque, a veces, no se hayan parado a examinarlos.

Hace unos meses, oímos una frase a la esposa de un compañero que se nos quedó grabada en la mente. Vamos a comentarla hoy. Esta amiga mía decía: « El hablará mucho en la U.G.T., pero en casa llega, se sienta a leer el periódico y no se le sacan tres palabras seguidas... »

« ¿De qué quieres que hable? —le dijo él—, ¿de la carestía de la vida, o de la guerra que te dan los chicos? »

¡Cuántas veces habéis dicho y escuchado estas palabras!

Estas palabras banales me trajeron a la mente la frase de Goethe definiendo el matrimonio: « El matrimonio es una eterna conversación... »

Y así entendemos que debiera ser siempre la pareja, porque la conversación consolida la unión, la penetración espiritual, que tantas veces resultan indispensables para sobreponerse a los difíciles problemas que se plantean cada día.

Pero no siempre la pareja es así.

¿Por qué? ¿Porque los hombres, cuando llegan a ciertas edades, no tienen conversaciones en casa? ¿Porque las mujeres no tienen temas de conversación que provoque el diálogo con sus esposos?

Nosotros y nuestros hogares, aún siendo familias socialistas en las que el padre ha sabido impregnar la mentalidad socialista, somos víctimas de unas costumbres, somos tributarios de unos hábitos que presiden todos nuestros actos. Vemos que desde nuestra más tierna infancia se nos acostumbra a dividir la sociedad en dos grupos —hombres y mujeres—, con el pretexto de evitar que el niño se afemine y que la niña sea, como vulgarmente se dice, un « chico ». Se les separa desde la escuela. En la familia ya se perfila la diferencia de « atribuciones » y no se exige lo mismo del chico que de la chica; es así como los hermanos tienen, o tenían, un predominio sobre las hermanas. Y, detalle por detalle, llegaríamos a comprender, por qué el hombre español, en general, cuando llega a adulto, tiene dos mundos: el de casa... y el del exterior.

Cuando contrae matrimonio esto perdura y el hombre continúa protegiendo dos mundos separadamente. En uno están comprendidos « sus » amigos, su pena, sus problemas de trabajo, sus ideales... El otro, envuelve a su mujer, apartándola de todo lo exterior.

Por su parte, la mujer admite también generalmente este estado, y « al recogerse » —como se

U.G.T.

MARSELLA

El domingo 26 del corriente noviembre, a las 10 en punto de la mañana, en segunda convocatoria, celebrará junta general ordinaria la Sección de la U.G.T. para tratar de un importante orden del día, por lo que se ruega numerosa y puntual asistencia. — F. A.

LA GRANDCOMBE

Se convoca para el día 19 de noviembre, a las 9.30 en primera convocatoria, y a las diez en segunda, a todos los afiliados de esta Sección, en su domicilio social de F.O.

Por lo importante de los asuntos a tratar se ruega la más puntual asistencia.

El Comité.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO...

De José Fernández Moro, hijo de Juan y de Plácida, natural de Boñar (León). Pregunta su hermana Rosalina. Noticias a: Alvaro Blanco.—9, Bd. Gaston Cre-mieux.—13-Marsella (8ème).

sigue diciendo al « casarse » —sabe que su marido conocerá y tendrá problemas que ella desconocerá y que le dirán que ella no puede conocer « porque es mujer ».

Cuando alguna vez se le ha ocurrido opinar distintamente que su marido sobre un problema so-

Por C. Garcia

cial o político, rápidamente se le ha callado la boca diciéndole que ella no entiende de política. Y, poco a poco, ha renunciado a compartir las preocupaciones de su marido que no estuviesen confinadas al hogar.

Se crea, pues, un hueco por no decir un abismo. Este vacío no se percibe los primeros años del matrimonio porque el descubrimiento de la familia, las complicaciones que acarrea la constitución del hogar, son suficientes para mantener el diálogo entre el matrimonio. Pero los años pasan; los hijos se alejan del círculo paterno; el hogar ya está creado, y la intimidad de la familia vuelve a ser El y Ella. Mayores, ligados por un cariño profundo, pero sin aquella llama que en los años mozos barnizaba los defectos de ambos, usados por la vida. Ella y El permanecen confinados en sus mundos. Entonces se lamenta el silencio del esposo cuando llega a casa; entonces se siente que la mujer escogida no sea, además de la madre de sus hijos, su fiel esposa, la compañera que comparte su lucha por la transformación de la sociedad, que comparte sus gustos artísticos o culturales.

Comentado con esta frialdad, pudiera parecer exagerado. No lo es. Y todos, hombres y mujeres, jóvenes o menos jóvenes, en lo más hondo de su ser encontra-

rán aún más ejemplos para confirmar lo que hemos escrito hoy. Pero basta con demostrar que nuestra observación es fundada. Hay que encontrar un remedio para ir superando poco a poco este estado de cosas.

Partiendo del principio que ni ella ni él son culpables, sino que son víctimas de una sociedad mistificada, vamos a sugerir a los dos, a ella y a él, que salgan de sus « mundos ». El se esforzará en interesar a su mujer en sus preocupaciones exteriores: trabajo, ideas, sociedad..., comentándole los hechos, explicándole su pensar. Ella, se obligará también a seguir con interés las tareas exteriores de su esposo. Y en lugar de recibirle enfadada cuando regresa de una de ellas, procurará, o bien ir a su encuentro, o bien interesarse por lo que ha hecho, por su proyecto...

Verán nuestras lectoras que partimos del principio de que el mayor esfuerzo lo deben hacer ellas, pues sabido es que en gran parte la responsable de la armonía familiar es la madre y es, pues, ella quien debe acelerar la solución para que se repare lo que hemos lamentado.

Deberán percatarse que las ocupaciones caseras, los trabajos domésticos, no deben encadenarlas. Ellas deben comprender que nunca es tarde para escapar de la prisión en que viven... y que una mujer de su casa debe también buscar el escape para integrarse en la sociedad.

Amigas lectoras, hoy empezar pidiendo a vuestros maridos, a vuestros hermanos, a vuestros padres, que os expliquen el fin de sus hechos, el fundamento de sus ideales. Luego, vosotras, leed los principios de las organizaciones; con ello iréis comprendiendo que vuestro puesto está a nuestro lado. Iréis descubriendo que, de verdad, el matrimonio es una eterna conversación.

¡En marcha!

Algo nuevo va a ocurrir en España. Las fuerzas ígneas e incandescentes del volcán han señalado humos que amenazan la inminente erupción. Una erupción que puede destruir toda la tibia, la blandenguería, la corrupción, el escarnio y la suciedad de los lagos estancados de la sociedad española.

Así nos han parecido los acuerdos del X Congreso del P.S.O.E. Los que por circunstancias diversas no hemos podido hacer acto de presencia en sus discusiones, hemos tenido la grata satisfacción de comprobar la gran magnitud y vitalidad de nuestro Partido.

El dinamismo socialista siempre está puesto a prueba. Una idea vital como la nuestra no puede agotarse. Nuestros hombres han sido diezmados. Los asesinatos de que han sido víctimas los socialistas españoles, no guardan comparación alguna ni con los peores tiempos de Hitler o Mussolini. Que lo sepan nuestros compañeros de la Internacional, los compañeros extranjeros que nos visitan y que inocentemente nos preguntan cómo no hemos terminado todavía con la dictadura fascista. La suerte de los hombres socialistas de España es mucho más amarga. Los corazones de los que seguimos luchando los tenemos enlutados, pero ese luto no nubla nuestras conciencias.

Las ideas sólo pueden ser combatidas con otras ideas. Es triste pensar que en nuestros días, y en España, aún se crea que una idea moderna, vital, grandiosa, puede ser destruida con los piquetes, la cárcel y el ostracismo. Que miren por unos instantes el socialismo del mundo entero.

No nos ciega la petulancia de tener razón. Los socialistas creemos como natural que después de la noche aparezca el sol, y que al silencio noctámbulo de los chulos suceda el ruido de los yunques, de los martillos, de los telares y de los arados. Como ayer y como

siempre, no pedimos a los demás sacrificios que antes no los hayásemos sentido en nuestras propias carnes.

Eso ha sido para nosotros la Resolución Política del X Congreso del P.S.O.E. Su actualidad, su dictamen en estos momentos de España, nos hacen presentir el augurio de que algo nuevo va a ocurrir. Los difamadores, los traídos, los pusilánimes, han podido oír este nuevo lenguaje de paz, de unidad, de perspectivas nuevas. No puede decirse más en menos palabras. La Resolución Política, la de Asuntos Internacionales, los he puesto a la consideración de compañeros y no compañeros. Un sincero aplauso ha sonado en el corazón de nuestros hombres sencillos y una aprobación en los otros, pero todo ello unánime. Una corriente eléctrica ha despertado a muchos escépticos, y para los difamadores ha sido como un revulsivo capaz de hacerles vomitar todo el odio que guardaban en sus pechos.

Algo grande surge de las cenizas del ayer. Cenizas que han servido como abono en los campos áridos. El X Congreso del P.S.O.E., recogiendo estas savias, ha señalado con exacta precisión el instante de la historia de España. Con mucho, será un Congreso que el futuro analizará. En el presente, ya podemos decir: ¡En marcha!

Que vengan a nosotros los rebeldes, los revolucionarios, los luchadores de las primeras líneas proletarias. Que aprieten nuestras filas esos cristianos insumisos que tienen puesta la mirada en el Cristo del Gólgota que expulsó a los fariseos del templo. Que vengan a nuestras filas la legión de hambrientos de pan y de justicia. Los emigrados económicos. Los excluidos por una sociedad pestilente. Aquí estamos, decimos a los hombres de oficina, a los administrativos, a los técnicos inconformes con un país donde la riqueza es privilegio y la enseñanza exclusividad. Si, que vengan a nosotros los desterrados y los que elevan su protesta contra los que han hecho fantasma de una nación. Que vengan y escuchen nuestra proclama: Unidad, frente a los grupitos; esencialidad, frente a la trivialidad; integridad, frente a los fariseísmos.

Elevemos nuestra llamada a nuestras Agrupaciones, a los hombres de la U.G.T. a los jóvenes de la F.N. de J.S. de E. El Congreso quiere ser realidad. Arroje-mos la abulia de nuestros pechos. Destrochemos el cansancio que pueda corroer nuestros corazones. Llamemos a nuestros dirigentes, a nuestros militantes, para formar una nueva conciencia de responsabilidad. Ahí está el Congreso. La calle es nuestra, y las fábricas, y los talleres y los campos. El P.S.O.E. es la única entidad política seria capaz de captanear en estos instantes un movimiento pacífico y opositor al régimen que impera en España. Por su historia y por su actualidad: o lo hacemos nosotros, o se queda por hacer.

El volcán está incandescente y esa fuerza centrífuga es el P.S.O.E. Entramos en una nueva etapa que muchos esperábamos. Nuestro desinterés y pulcritud es el mejor lenguaje que podemos hablar. Vamos a la conquista del pueblo español.

Hombres conscientes y responsables del Socialismo español: ¡EN MARCHA!

AVENTINO



ABONNEMENTS
et
REABONNEMENTS
au nom de :
Roger SOUTBON
12, Cité Maiesherbès Paris-9
C. C. P. 18 585 08 — Paris

JULES HUMBERT-DROZ.

Le faux pas de Lord Chalfont ?

Lord Chalfont est considéré comme un habile diplomate que le Gouvernement britannique a chargé de négocier la difficile entrée de la Grande-Bretagne au Marché commun européen. Après avoir participé à la réunion de l'A.E.L.E. qui vient de clore ses travaux à Lausanne, Lord Chalfont a, dans une conversation privée avec quelques journalistes britanniques, répondu à des questions qui lui étaient posées concernant l'attitude que prendrait le gouvernement labouriste en cas d'un nouveau refus français.

La question des journalistes était pertinente. Après la réunion de Luxembourg, il semble bien que le général de Gaulle dont dépend l'attitude de la France, s'il n'a pas prononcé un veto formel contre l'adhésion de la Grande-Bretagne, n'en reste pas moins résolument hostile à tout élargissement de la Communauté économique européenne dont il veut faire, non le noyau de l'unification de l'Europe, « de l'Atlantique à l'Oural », mais une union douanière protectionniste limitée sous hégémonie française.

Après les délibérations de Luxembourg qui cherchent à retarder indéfiniment l'ouverture des négociations avec la Grande-Bretagne en s'engageant dans le bourbier de la procédure, il est évident que le Gouvernement britannique doit envisager quelle sera en cas d'échec sa politique économique. Gouverner c'est prévoir, et le gouvernement de Londres serait sourd et aveugle s'il ne prévoyait pas l'échec de sa demande d'adhésion au Marché commun; les cinq partenaires de la France se sont soumis à Luxembourg à la politique dilatoire du général de Gaulle et la Grande-Bretagne a perdu l'illusion de trouver parmi eux des défenseurs résolus de son adhésion. C'était le devoir du gouvernement Wilson d'envisager quelle serait sa politique européenne si la France et la veulerie de ses partenaires une fois de plus, l'excluaient du con-

inent. Lord Chalfont a répondu à la demande des journalistes en évoquant la possibilité, en cas de refus, non pas de représailles, mais d'un changement de l'orientation politique de la Grande-Bretagne et d'un certain dégage-ment à l'égard des pays de l'Europe qui repoussent sa collaboration.

Les journalistes ont aussitôt brodé sur cette éventualité: retrait des troupes d'occupation britanniques de l'Allemagne fédérale et abandon du contrôle de Berlin-Ouest, reconnaissance de la frontière Oder-Neisse, collaboration plus étroite avec les Etats-Unis et les autres continents.

Lord Chalfont n'a pas donné lui-même ces précisions. Mais la presse les lui prête généreusement pour pouvoir parler de « représailles » et de « pression intolérable sur les membres du Marché commun » et pour compromettre ainsi l'adhésion de la Grande-Bretagne à la C.E.E. Le Foreign Office a démenti les propos attribués à Lord Chalfont et le Gouvernement allemand a affirmé que jamais le Gouvernement britannique n'avait évoqué de semblables menaces dans les conversations que le chancelier Kiesinger a eues à Londres avec Harold Wilson. Il est certain que le gouvernement labouriste continuera jusqu'au bout son effort pour l'adhésion au Marché commun, mais l'attitude du général de Gaulle et de ses partenaires à la réunion de Luxembourg ne lui laisse pas beaucoup d'espoir. Il doit par conséquent compter avec un nouveau refus et il ne peut éternellement attendre que la politique française change à son égard. L'entêtement du général de Gaulle et ses ressentiments contre les les Anglo-Saxons sont tenaces.

On prend prétexte de la situation économique difficile de la Grande-Bretagne, de l'instabilité de sa monnaie, du chômage et des grèves pour affirmer à Paris qu'elle n'est pas encore mûre pour adhérer au Marché commun. La situation de l'Allemagne fédé-

rale et de la France est-elle très différente? Le chômage, les grèves, les manifestations paysannes, l'augmentation du prix de la vie, la nécessité de faire des économies pour équilibrer le budget... sont des problèmes qui préoccupent les gouvernements de Bonn et de Paris. Mais tandis que les banques jouent contre la livre sterling et contre le gouvernement labouriste, de Gaulle a eu l'habileté de mettre un employé de la Banque Rothschild à la tête du Gouvernement français. Il n'a pas à lutter contre l'hostilité de la hausse de la haute finance!

Si le gouvernement Wilson voulait soumettre les pays du Marché commun au même examen minutieux et critique qui fut celui du Marché commun à son égard il est peu probable qu'un seul des pays du Marché commun soit digne d'y rester!

Lord Chalfont a offert sa démission après le « faux pas » de Lausanne. Était-ce vraiment un faux pas? Il est trop subtil diplomate pour l'avoir fait sans intention. Le gouvernement de Londres a certainement voulu, après la réunion de Luxembourg, faire comprendre aux gouvernements de la Communauté économique européenne, que la Grande-Bretagne, ne resterait pas éternellement à la porte du Marché commun et que si les Six, une fois de plus, la rejetaient de l'Europe, elle envisagerait de changer de politique. La France qui s'est retirée de l'OTAN et l'a contraint de démissionner à Bruxelles, qui maintient une partie de ses troupes en Allemagne, mais sans les soumettre au commandement de l'OTAN, qui a reconquis la frontière Oder-Neisse et le caractère polonais des territoires allemands annexés par la Pologne, qui a renversé ses alliances atlantiques pour se tourner vers l'U.R.S.S. serait bien mal venue de reprocher au gouvernement Wilson d'envisager une autre politique au cas d'un nouveau veto français.

ACTIVA el mundo

La realidad del poder

TENEMOS QUE PREPARARNOS cada día, con perseverancia y estudio, para los problemas que vendrán después del combate por la libertad de España. La dictadura, entre sus muchos males, acumula en silencio las realidades explosivas que han cambiado el panorama del mundo. Hemos hablado bastante de Europa. Hoy es tiempo de enfrentarnos con la cuestión del poder en los países occidentales organizados en torno a un capitalismo más o menos democrático. No podemos emprender un estudio, pero es nuestro deber esbozar los términos actuales de la ecuación.

Es un hecho la debilidad creciente de las instituciones parlamentarias en los países en que son dignas de este nombre. Las decisiones importantes, incluso la realidad más substancial y las opciones fundamentales de los presupuestos nacionales, aparecen mediatizadas por la conjuración de las grandes sociedades que detentan la actividad económica y de los altos funcionarios del Estado, mucho más poderosos y permanentes que los gobernantes que llegan y pasan. La tendencia del capitalismo occidental es la de crear, por la llamada civilización de las horas libres, toda una serie de compensaciones y tentaciones individuales: el auto, las vacaciones, la televisión, los deportes, que desembocan en el reino del consumo. Al pan y el circo de los romanos sucede la creación de necesidades, muchas veces artificiales, gracias a una publicidad que llega hasta el subconsciente. Es el « consume y cállate », un universo bovino, un rumiar que adormece, mientras unos pocos privilegiados triunfan en las ciencias, más allá de las altas nubes que los esconden al bajo pueblo de las laderas. El movimiento obrero debe ser capaz de encontrar una nueva estrategia de la transición y acometer la definición de un conjunto coherente y atractivo que sea en verdad el socialismo.

El problema de la realidad del poder se agrava por la lucha mundial implacable y en curso en el dominio de la tecnología, que, exigiendo cada vez medios más colosales, deja solos a grandes países situados en la vanguardia, y, por eso mismo, en condiciones de conocer y decidir del porvenir. En el seno de cada nación la distancia crece entre las clases sociales, como entre los países ricos y los países pobres, como entre los Estados Unidos y nuestros amigos de Iberoamérica.

Mañana, en España, la realidad del poder residirá mucho más en las grandes unidades de producción, en las sociedades que disponen del capital financiero, en los altos funcionarios especializados, que entre los ministros y los diputados. Las nacionalizaciones distan mucho de ser la panacea universal. Crean sectores económicos decisivos que el Estado controla mal, supersociedades confiadas a equipos de grandes directores que guardan, en nombre de la técnica, buena parte del poder real. En un movimiento paralelo, las grandes empresas privadas acaban, también, por sacrificar a las exigencias de los nuevos métodos de gestión, por escapar a los que poseen el capital para confiarse a los grandes capitanes

de la producción moderna, asistidos por sus baterías de consejeros electrónicos.

En un estudio reciente leemos que si se trata de determinar, por ejemplo, quiénes dirigen verdaderamente Francia, los animadores de la economía y de la administración del país, se llega a una cifra de 10.000 a 30.000 personas, según la óptica de los críticos, en un país de cincuenta millones de habitantes.

¿ Cual es la característica esencial de esta clase dirigente? Una formación sería, desde el punto de vista científico, técnico, administrativo. Los hijos de obreros y campesinos no representan más del 4 al 5 por ciento del conjunto. Como la media de los estudiantes universitarios. Carecen en general de ideas directrices sobre el porvenir del país. Aplican un pragmatismo oportunista. Evitan, siempre que pueden, las opciones políticas, que les aparecen como subalternas. La amenaza es seria, al ver esos clanes inteligentes y devoradores en funciones con vistas a la eternidad, de ver convertir los hombres en objetos y los ciudadanos en masa estadística a la que hay que procurar, a la vez, deseos de consumo equilibrados y satisfacciones moderadas. Sube a tu auto o cabalga tu moto, mientras puedas rodar. ve a tumbarte al sol de la playa, duerme a la sombra de los bosques, y déjanos a nosotros, únicos dignos de tales responsabilidades, es cuidado de dirigir y hacer pastar el rebaño.

La minoría directora, selecta por definición, se recluta sobre todo por selección entre sus propios miembros. Se prepara en grandes escuelas al alcance sobre todo de clanes familiares y de privilegiados de la fortuna. Sólo raros monstruos individuales son capaces de derribar las altas murallas que la limitan y de incorporarse a la gran familia, como excepción que confirma la regla. La democracia tiende a confinarse en vagas palabras y charanga para los humildes. La enfermedad existe en todos los países occidentales. Los laboratorios son ya capaces de perfeccionar el sistema hasta la determinación biológica de la conformidad de los subalternos. Es un problema grave para los que queremos que un hombre siga siendo el hombre, libertad la libertad, socialismo el socialismo.

En España, mañana, después del gran silencio que hemos emprendido a interrumpir, estos problemas y muchos más, nos llegarán en avalancha, de los Picos de Europa a Guadix. Los que los sentimos en medio de los problemas del mundo debemos ayudar a nuestros hermanos del interior a tomar conciencia. No hay por qué desanimarse. Un semanario francés acaba de recordar una invitación severa de Beaumarchais: « La dificultad de hacer las cosas bien sólo sirve para incitarlos con más fuerza a emprenderlas. » Desde ahora sabemos que con la caída del franquismo habremos conseguido sobre todo, y no será poca cosa, hacer asumir por fin al pueblo español la gran carga de los problemas de nuestro tiempo.

A. B.

★ Epistolario español

LA EDITORIAL Tecnos ha editado este año en Madrid, bajo el título « La cuestión universitaria », un « Epistolario de Francisco Giner de los Ríos, Gumerindo Azcárate y Nicolás Salmerón », con una introducción y notas de Pablo Azcárate. Se trata de una reedición de un viejo libro, publicado en 1876: el ministro marqués de Orovio había provocado la « cuestión » por una circular que atentaba contra la libertad de cátedra, garantizada por la Constitución. Varios catedráticos, los tres nombrados arriba « la cabeza », protestaron energicamente contra las disposiciones del ministro conservador, que destituyó a cinco catedráticos y los hizo detener. A don Francisco Giner, que estaba enfermo, la policía lo hizo salir de la cama para encerrarlo en el castillo de Santa Catalina, en Cádiz. Una treintena de catedráticos se unieron a la protesta. Entre otros Caselari, Moret, Montero Ríos y Figuerola. Fue durazte el confinamiento, entre Giner en Cádiz, Azcárate en Cáceres y Salmerón en Lugo que, de abril a julio de 1875, cuando se cruzaron las correspondencias que se publican. Del comentario de un mensual madrileño destacamos estas palabras:

« El « Epistolario » publicado es un ejemplo moral de dignidad universitaria y de solidaridad contra la injusticia y el atropello del poder. » Y poco más abajo, para que todo quede más claro, se subraya que su lectura « a los noventa y dos años de su fecha, posee aún un vivo interés. Los he-

chos que evoca no dejan de suscitar en el lector comparaciones con situaciones semejantes que se han producido posteriormente en nuestro país ». Y que se viven hoy, añadimos, con esa permanencia de los problemas españoles cuya eternidad en los datos hemos de saber romper un día por nuestra acción.

★ Un enorme animal sin cabeza

LE MISMA REVISTA, « Insular », publica unas declaraciones de un novelista americano, Nelson Algren, autor de « El hombre del brazo de oro » — la película que interpretó Sinatra —, de muchas novelas sobre Chicago, de un « Hemingway » de cabo a rabo. Sobre los escritores negros:

— James Baldwin, que lo reconoce o no, ha salido de Richard Wright. Wright dijo en « Hijo nativo » que al negro en América se le niega honrra, nombre y dignidad humana; que carece de lugar en la sociedad, de vida propia, de identidad. Bigger, el protagonista mata porque, como advierte Wright, si a un hombre se le suprime su propia vida, matará si es necesario para lograrla. Este es el tema de Baldwin. Wright lo dijo demasiado pronto, en detrimento de su propia carrera. Baldwin en el momento oportuno, en la época de Kennedy, cuando América bullía con el problema negro. En « Nadie sabe mi nombre » Baldwin viene a decir: « Si vosotros los blancos no sabéis nuestro nombre, tampoco sabéis el vuestro. No concedáis al negro dignidad humana, y al negrera, la os la negáis a vosotros mismos. Si no comprendéis nues-

tra realidad, no comprendéis vuestra propia realidad de la cual somos parte. Si no sabéis quiénes somos nosotros, tampoco sabéis quiénes sois vosotros mismos. » Y esto es verdad. Nosotros, americanos, con todo nuestro poder, no sabemos quiénes somos. No tenemos clara conciencia de lo que es nuestro país, o qué somos como país. Semejantes a un enorme animal sin cabeza. »

★ Tres citas de Ilya Ehrenbourg

POCO ANTES de su muerte, este año, Ilya Ehrenbourg, que se encontraba en Italia con ocasión de un congreso en honor de Stendhal, insistió sobre la necesidad de la libertad del espíritu para un escritor, y termina:

— ¿ Qué sería un escritor al no poder decir lo que piensa ?

Hemos encontrado dos cortas frases del novelista de « El deshielo » que merecen recuerdo:

— Un autor debe saber escribir no sólo para los siglos que vendrán sino también para un corto instante, si el destino de su pueblo se juega en ese corto instante. Y este recuerdo divertido:

— ¿ Cuáles son mis primeros recuerdos de Occidente? Mis correrías con Picasso por las taber-

★ Cuando España pierde

PREGUNTADO sobre España, el novelista americano termina: — Me parece un gran país. Ya da impresión de grandeza física al recorrerla, probablemente por la diversidad del clima y escenario. Pero su verdadera grandeza uni-

versal emerge al conocerla. Se es consciente entonces de que lo que ocurre al hombre en España le ocurre al hombre en todas partes. España es el centro espiritual de la humanidad. Los acontecimientos que conmueven España conmueven el mundo. Las repercusiones de la guerra civil no se han extinguido aún en la tierra. Cuando España pierde, la humanidad pierde.

La entrevista se cierra así: « Oscurece tras los cristales. La tarde se hace cenicienta, negruzca. Las luces eléctricas brillan en la neblina plateada, en la desolación de la calle desierta. »

Oscuridad, negrura, desolación, desierto, imágenes españolas hasta la hora en que el mundo pueda otra vez compartir la esperanza de nuestro pueblo.

★ El trabajo femenino

EN LOS EE. UU. el trabajo a tiempo parcial se ha desarrollado muy rápidamente en el personal femenino. Desde ahora el 30 por ciento del trabajo femenino es a tiempo parcial.

En Europa esta fórmula se desarrolla. En Gran Bretaña 250.000 mujeres más que en 1954 trabajan solamente parte de la jornada, son la sexta parte de las mujeres que trabajan. En Alemania, es cerca del 12 por ciento de las trabajadoras las que han adoptado este sistema. Es así, poco más o menos, en los Países Bajos y en Suecia.

En Francia, hasta ahora, la fórmula no ha encontrado mucho éxito y las experiencias intentadas son relativamente raras. En Roma, yo intentaba apren-

der el italiano. Picasso se las arreglaba con el español. Recuerdo una historieta que le gustaba mucho contar a propósito de las particularidades de las lenguas latinas. Era en los tiempos del Paraíso terrestre. Para seducir a Eva, la serpiente empleó el italiano. Pero fue el español, lengua viril, la que empleó el Padre Eterno para expulsar Adán y Eva del Paraíso. Luego, para consolar a Eva, que lloraba, Adán le habló de amor, en francés.

★ Contra la vida privada

HACE POCO HEMOS consagrado aquí una página entera a un libro de Vance Packard, el sociólogo americano, que ha escrito: « Empezando por el transistor, la electrónica impondrá mañana el espionaje social de una sociedad cada vez más desnuda, cada vez más violada. »

William Faulkner, el gran novelista del Sur, ha escrito: « En América basta y sobra que una organización invoque la libertad de prensa, la seguridad nacional, o la lucha contra la subversión, para violar impunemente la individualidad cualquier ciudadano que no es miembro de una asociación o de un grupo lo suficientemente numeroso o rico para impedirlo. »

En París acaba de publicarse un libro sobre esta cuestión, « Los enemigos de vuestra vida privada », de Byrton Breton, que enumera todas las técnicas modernas que amenazan la libertad, de las que hemos dado hace poco una rápida e inquietante idea.

El franquismo fuera de España

La huelga de profesores del Liceo Español en París

El miércoles día 25 de octubre, comenzaron una huelga los profesores del Liceo Español de París. El conflicto no tiene nada que ver con la situación de trabajo en Francia, sino que es debido a las condiciones que les impone el Gobierno franquista. Desde el primer momento se enclaustraron nueve profesores españoles, por propia voluntad, en una de las salas del Liceo para hacer más fuerte presión sobre las autoridades franquistas. A causa de la huelga han sido suspendidas las clases de los quinientos alumnos aproximadamente con que cuenta el Liceo.

Las reivindicaciones de los profesores hace tiempo que están presentadas y agotados todos los medios legales para que fuesen atendidas. Las discusiones se han llevado frecuentemente a través del agregado laboral de la Embajada franquista en París. La junta de profesores ha enviado una carta a los padres de los alumnos en justificación de su postura. En ella se explican las causas del conflicto, que pueden resumirse así: negativa de la dirección de establecer contrato en regla con el personal docente; despido arbitrario, sin explicaciones y sin previo aviso; la dirección, igualmente, se niega a dar certificados de trabajo y hojas de despido a los profesores excluidos; el sueldo de los profesores es de dos categorías: algunos de ellos cobran un sueldo base de 650 francos (7.800 pesetas), con la obligación de dar treinta horas de clase y, si a final de mes, la distribución de los horarios docentes no cubre este tope mínimo, han de alcanzar las treinta horas de trabajo con permanencia en el Liceo; pero sin recibir el plus de cinco francos que se paga por las horas de clase; otra categoría de profesores, todos ellos licenciados, cobran únicamente cinco francos por hora de clase (60 pesetas), cuyo poder adquisitivo en París es el de unas veinte pesetas en España; tampoco tienen Seguridad Social. « Y por todo esto — terminan diciendo —, hemos organizado una protesta del único modo que nos es posible. »

Los profesores, con ánimo de avenencia, hicieron una última propuesta consistente en que los profesores despedidos sean indemnizados, que se les haga el contrato correspondiente, que se les inscriba en la Seguridad Social y que se celebren reuniones periódicas con la dirección y todo el personal docente para tratar los asuntos relativos al trabajo. La dirección las rechazó todas. Sin embargo, días más tarde se llegó a un compromiso. El Liceo depende del Ministerio franquista de Educación y Ciencia. El Sindicato Nacional de la Enseñanza de Segundo Grado, francés, ha hecho público el comunicado siguiente sobre este huelga: « El conflicto que opone a los profesores con la dirección del Liceo Español de París, resurge. Se habían establecido negociaciones ante el agregado laboral de la Embajada de España. La dirección se había comprometido por escrito a conceder contratos de trabajo y salarios de acuerdo con la reglamentación de la Enseñanza secundaria en España. Entonces surge un inspector, presentándose como investido por el Gobierno español, que convoca a los profesores para pedirles que presenten la dimisión, a cambio de lo cual les ofrecerá una « importante » indemnización. Hay, pues, ruptura del compromiso y tentativa de intimidación, porque el acuerdo adoptado el sábado 28 de octubre, y confirmado el martes 31 del mismo mes, garantizaba al personal actual contra la eventualidad de un licenciamiento. La lucha continúa. Los padres de los alumnos están informados de la situación que ha sido creada, que les ocasiona el perjuicio de impedir la reanudación de los cursos. »

En los medios españoles y franceses de París es seguida con interés esta huelga, pues nadie ignora que el Gobierno franquista considera la huelga como insubordinación. Todos expresan su simpatía a la causa justa de los profesores que se ven tratados así por su Gobierno en un país extranjero. El Gobierno franquista no hace distinción. Trata igual al personal docente y al obrero lo mismo en España que fuera de ella: con la opresión y el castigo.

YO ACUSO

En la antecámara del día, un alba gris, fría y cenicienta se levanta sobre los campos de España. El pequeño pueblo es sólo una mancha oscura en la ruda planicie.

Sombra negra del cielo y parada de la tierra.

Un caballo zaino y joven piafa de impaciencia. Su relincho apagado acoraza la noche que se aleja.

Los gallos cantan a la aurora y el aullido lejano de algún perro vagabundo perfora el aire con un presagio de muerte.

El campanario parece humillar su testa con una vieja plegaria, mientras las aguas terrosas del riachuelo pequeño buscan en su marcha acelerada nuevos espacios para su curso.

En el cauce de las sombras, las sombras se difuminan y avanzan, se disgregan, se agrupan y se interrogan. Son diez hombres y un cuchicheo; diez cuchillos, diez fusiles y una sola finalidad.

Los ojos soñolientos de algún zagalejo espían tras la ventana. Los rumores se aceleran y al filo de los segundos el alba avanza lenta, implacable.

El gris es ahora plomo. Plomo en firmamentos y cartucheras, en veletas y en Alifanetas. En el viento y en la mente. Plomo en el primer aldabón que suena y en la voz que le responde. En el llanto de la mujer y en los pasos del hombre que se marcha sin embozo en medio de otros diez formando círculo.

Y el gesto y la llamada se repiten. La puerta que se resiste es abierta a culatazos.

Hasta ocho jornaleros color de tierra o de trigo moreno son acorralados en la plaza. Plata de luz de luna besa sus bocas reseca.

El plomo es ahora acero. Diafragma en la mente y en la cúpula. El sol despunta en el acorralado monte. Acero de la mirada y acerados grilletes relumbra de fulgor siniestro.

Avanzan. Sobre el camino rugoso la injusticia pisa firme. Las abarcas campesinas quieren retardar su marcha. Los negros pantalones de pana se frotan por parejas acariciándose con furtivo temblor. Las frentes de los hombres miran la escarcha que cruje.

—Hemos llegado...

Como se llega siempre a cualquier parte. Como se llegaba a la muerte. Con miedo y un escalofrío en las mejillas. Y un pensamiento eterno. Y un frío en el alma...

En la duermevela los hombres son alineados a empellones de espaldas al marjal.

El acero es ahora fuego. Fuego de roncadas disparos. Fuego de fiebre al relente. Fuego de bronca, de rabia, o de ideas que se manan en embrión. De certitudes, de lejanías y de horizontes que nunca se alcanzaron.

La pequeña tropa se marcha por un sendero contrario. Y aquel zagal escondido tras la verde hierba llora en silencio.

Un hilo rojo de sangre brota de cada pecho, de cada vientre. Y una inmensa congoja nace envolviendo los cuerpos todavía calientes, de nervios crispados y músculos contraídos que quisieran saltar.

El matorral bebe por sus raíces una nueva savia. Los ojos acusadores del niño han perdido toda su resignación y se elevan preguntando a lo desconocido.

Confusos, pero apiñados, sueñan gritos, carcajadas y un ¡¡ Arriba España !! de los hombres que se alejan.

Por un momento el silencio se eterniza. No queda nada más que la mirada del niño, y dentro de la mirada el campo entraba entero.

*

Hay en nuestras ciudades millones de españoles preocupados, celosos de un progreso social, esperanzados de libertad y de justicia porque a ningún precio quieren ser esclavos. Pero donde el subdesarrollo alcanza una tonalidad dramática; donde se agudiza y se perfila la creciente gravedad de una situación ominosa e intolerable es en los campos. Por medio de esa capa social olvidada de todos los mandos ol-

De ese campesinado que algunos han calificado acertadamente como subproletariado de España.

Allá por los años encrespados del flujo de la marea fascista, noche tras noche eran volcados en la fosa común los macabros cargamentos de los hijos de la tierra. Extremadura o Andalucía; Castilla, Aragón y Valencia; no importa qué región o pueblo llora sus muertos. ¿Cuál era el delito de estos forzados? ¿En qué otra encrucijada histórica de cualquier otro pueblo la represión sobre ellos se ha ejercido con más saña ni ha alcanzado ese límite demencial?

En ninguna. El feudalismo europeo, aun sin perder un solo ápice de su carácter autoritario y despótico se ha visto arrastrado a regañadientes al terreno de la concesión y del diálogo. El español, señor de horca y cuchillo, ha escondido siempre tras esa postura arrogante de aristócrata incapaz y de señorito necio, al feroz reaccionario, al tirano impetuoso que niega el pan y la sal cuando un vasallo osa hacerle frente y llama a la Guardia Civil, acusándole de ladrón, porque para él ese vasallo no tiene ni tan siquiera el derecho a ser dueño de sus propios pensamientos.

Hace escasamente unos años, en nuestro rodar peregrino por el campo murciano, extremeño o andaluz hemos visto poblados enteros abandonados que son hoy llamada trágica de oferta al mejor postor. Peñascales y yermos tierra inculta, viviendas y aperos cubiertos de musgo o de polvo. Y hemos constatado que los conceptos **amo, patria y Dios**, sólo engañan a quien quiere ser engañado.

Cuando el drama aparece su solución no se puede soslayar. Las compresas y los paños calientes no bastan para atajar una infección. Y la infección que roe el campo español es demasiado grande para hacerla abortar con soluciones de compromiso. Necesita una reforma estructural profunda a empezar por los legisla-

dores. Unos legisladores para quienes la tierra tenga alma y la gleba o el surco no sean letra muerta. Unos legisladores que sepan dar a la vida del ciudadano un sentido y una finalidad humanistas, así como una concepción social que le conceda cabal derecho, que derecho tiene a vivir digno y libre y no sólo a morir acobardado ante un hipócrita más allá. El principio de la redención humana no se encuentra tras producción ninguna mística, sino en una distribución equitativa de los medios de producción y cambio.

Verso y reverso de una doctrina y una lógica.

El administrador o el mayoral no se dan cuenta que a pesar de su posición de privilegio son también asalariados e instrumentos del gran capital. Pero por arte de trucaje les han hecho creer que su sentido de responsabilidad e inteligencia son asequibles a un trato y a un derecho que no puede tener aquel que vende su esfuerzo físico. Ese pertenece a la infraestructura social, mientras los « listos » forman parte de esa aristocracia del trabajo cuyo escalón superior roza la vanidad satisfecha, pero que está tan lejos del capitalismo como el mismo proletario...

Y en las cortas noches de verano, cuando la gran sábana blanca de luna se extiende por toda la longitud de la pradera y el viento furioso muere de los mástiles enramados, hemos dialogado con esos campesinos compartiendo al mismo tiempo hogaza y hambre, desesperanza y soledad trágica. Y nos han contado, mirando de soslayo la agrietada puerta, las escenas de horror de las que fueron testigos.

Hasta cinco niños dormían en el mismo camastro de paja abrigados por dos sucias mantas. Niños de ojos demasiado grandes que con un interrogante en la frente aguardaban el incierto porvenir.

Todas las calles de todos los

(Pasa a la página 7.)

Le Portugal a des comptes à rendre

Les richesses du Congo, qui devraient un jour assurer l'avenir économique de ce pays, lui apportent, une fois de plus, la misère et la guerre dans le présent. Depuis que ce vaste pays a obtenu son indépendance, il a été en butte aux sordides intrigues du gros capital international, qui ne veut pas perdre ses sources de bénéfices.

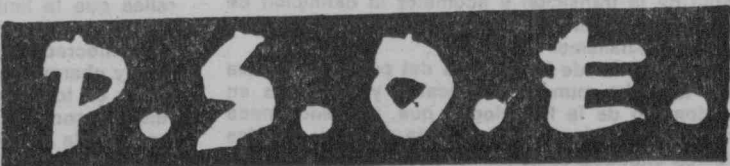
Après l'organisation des mutineries de la force publique, la sécession du Katanga, les luttes tribales, les rébellions de toutes sortes dirigées et encadrées par des mercenaires blancs engagés à prix d'or, après que le chef des commis voyageurs de l'Union minière, Tschombé, a été mis dans l'impossibilité de nuire, que le colonel Schramme et ses troupes se sont vus acculés à une impasse, on constate que le capitalisme international s'est assuré la complicité du Portugal fasciste, qui a toléré l'instruction de nouveaux mercenaires dans sa colonie anglaise.

Aujourd'hui, ces mercenaires tuent, détruisent et tentent encore de soulever des gens que les colonisateurs n'ont jamais instruits pour mieux s'en servir.

Cette nouvelle intrusion dans les affaires internes du Congo finira par être jugulée. Cela coûtera cher et retardera l'organisation normale de ce pays. Cela annulera les efforts faits par les organisations internationales de l'O.N.U. et du B.I.T. La tâche de ceux qui veulent réellement aider le tiers monde sera rendue plus difficile. Un mouvement de xénophobie bien compréhensible secouera à nouveau les peuples d'Afrique. Et des Blancs, parfaitement honnêtes, qui sont restés en Afrique ou y sont venus dans la ferme intention de collaborer avec les indigènes, seront les victimes innocentes des intrigues de ceux qui ne veulent pas renoncer à leurs profits, qui ne veulent pas comprendre que le colonialisme est dépassé par les faits.

Devant la multitude des manœuvres, la puissance occulte des capitalistes internationaux, les intérêts cachés de certains pays qui tiennent à se réserver des zones d'influence, on peut se demander si l'intervention de la Croix-Rouge internationale, dans l'évacuation des mercenaires du colonel Schramme et des gendarmes katangais alliés à celui-ci ne se terminera pas par un transit aboutissant à l'Angola et au retour de ces tueurs à gages sur un nouveau territoire du Congo. Loin de nous l'idée de penser que la Croix-Rouge internationale ait été la complice de cet éventuel scandale. Elle aurait simplement été trompée une fois de plus, ce qui devrait la rendre fort prudente à l'avenir.

Eugène MALEUS



MONTPELLIER

SAINT-HENRI

Se convoca a asamblea general ordinaria para el día 26 de noviembre, en el local de la S.F. I.O. a las nueve y media de la mañana.

Por los muchos asuntos que hay a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos los afiliados.

El Secretario.

La Agrupación Socialista de Saint-Henri celebrará asamblea general extraordinaria el domingo día 19 del corriente mes de noviembre, a las diez de la mañana en segunda convocatoria, en los locales de su domicilio social. Por el interés del orden del día, rogamos numerosa y puntual asistencia. — E. M.

VALENCE

Como estaba previsto, nuestra Sección celebró asamblea extraordinaria el domingo 15 de octubre, en la Sala de Fiestas, con objeto de que los delegados al X Congreso del Partido dieran cuenta de su gestión.

Bajo la presidencia del compañero M. Fábrega, el compañero M. Moreno dio cuenta de su gestión y también de los delegados que le acompañaban, compañeros Cañón y Calderón. En extenso informe dio detalles de todo lo relacionado con el Congreso. Después de numerosas preguntas a las que la delegación dio contestación, la asamblea aprobó la gestión de sus delegados.

C.

« El buen socialista comprende que la gran transformación social a que aspira no puede realizarse súbitamente, por un golpe de mano, sino por etapas, por evolución progresiva, y que es su deber impulsar esa evolución con perseverancia e inteligentemente, y apresurar el momento de su completa emancipación. »

LARGO CABALLERO

Comité de Redacción de LE SOCIALISTE :

Jean PAUL-BONCOUR
Suzanne LACORDE
Georges GUILLET
Gérard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTHON

A. C.

GRÈCE : témoignage d'un officier républicain

A la fin de la semaine dernière, c'était une causerie au coin du feu dans l'intimité d'un appartement — une dizaine de personnes y participaient.

L'HOMME ET LE CONTEXTE POLITIQUE

Par mesure de sécurité, nous tairons son nom. Cependant retracer la carrière de cet officier républicain nous permettra de mieux comprendre la difficulté qu'il existe à créer, en Grèce, une opposition dynamique et efficace.

Notre homme est issu d'une famille bourgeoise dont le nom s'apparente depuis des générations, à une tradition politique. A seize ans, il entre à l'école d'officier d'aviation. C'est en 1936, année où le général Metaxas établit une dictature militaire — la République proclamée en 1929 est abrogée et la monarchie rétablie.

L'invasion de la Grèce par les Italiens, en 1940, conduit douze officiers républicains à solliciter Metaxas de les envoyer sur le front repousser le fascisme italien. En cas de réussite, cette position en flèche leur permettrait de détruire, la dictature militaire; trois officiers, dont notre orateur sortent vivants de cette aventure et en 1941, lors de l'occupation allemande, ils organisent la résistance armée.

1944 : libération du territoire grec; cette libération n'est que formelle, car les anciens collaborateurs des nazis et des fascistes restent en place et alors commencent l'épuration des résistants, 1945: arrestation de notre orateur et condamnation à mort. La peine est commuée en travaux forcés à perpétuité sous la pression populaire (libération en 1962 après 17 ans de captivité).

La « guerre froide » appelle les

Américains à intervenir directement en Grèce: les bases se construisent, l'aide financière s'amplifie et le régime au pouvoir accepte la colonisation. Il faut attendre les années 1960-1961 pour que se dégage une certaine opposition tant parlementaire que syndicale; les étudiants manifestent, les ouvriers descendent dans les rues, enfin le peuple réclame des élections libres. Le roi cède!

L'intermède démocratique du gouvernement centre-gauche Papandréou, 1963-1965, ne conduit à rien; les structures existantes pourries ne permettent aucune réforme valable. En juillet 1965, la démission de Papandréou conduit le roi à constituer un gouvernement minoritaire, mais les manifestations populaires reprennent. Les jeunesse ouvrières et étudiantes réclament de nouvelles élections; cette fois, le roi est acculé au coup de force militaire, n'ayant plus la possibilité de falsifier des élections.

« C'EST LA CIA QUI A FAIT LE COUP ! »

Deux tendances se partagent l'armée grecque: la tendance des généraux fidèles à la cour et celle des colonels au service de la CIA (services secrets américains). Les colonels furent les plus rapides et le roi s'inclina. L'orateur nous rappelle l'activité des nouveaux... dictateurs dans les services spéciaux, porte à notre connaissance l'action entreprise par des officiers américains, le lendemain du coup d'Etat; l'ordre de rallier les fractions de l'armée encore dissidentes leur avait été donné. N'oublions pas la visite « amicale » de Nixon, candidat aux dernières élections américaines.

Les arrestations, les exécutions sommaires, les camps de concentration, ne se comptent même plus. Nous alarment-ils encore? Face à l'opinion, la cour, les Américains et les colonels veulent maintenir « une main de fer dans un gant de velours »; ne nous laissons pas prendre.

UNE IMPRESSION

Je fuis déçu. Aujourd'hui, l'échec de toute opposition ne provient-il pas du fait qu'hier la résistance contre l'envahisseur n'était qu'une lutte armée et non politique? Je crois savoir que le Gouvernement français à la libération était issu des structures clandestines de la résistance. D'autre part, on a beaucoup parlé de la disponibilité du peuple grec. De quel peuple s'agit-il? De cette majorité agricole sous-développée de l'Europe ou des Grecs progaulistes réactionnaires, qui, pour mieux stopper l'impérialisme américain, se tournent vers Paris.

En ce moment, en Grèce, des « comités pour la défense de la démocratie » s'organisent un peu partout, nous a-t-on dit; ces systèmes d'auto-défense n'entraînent-ils pas un gaspillage d'héroïsme qui ne mène à rien? C'est-à-dire à tout sauf à la conquête du pouvoir politique?

A la lumière de cet exposé, il semble que la libération des Grecs n'est économiquement possible que s'ils brisent l'exploitation américaine. Elle ne sera politiquement valable que s'ils s'engagent dans la voie socialiste. Enfin cette libération ne saurait être l'œuvre seulement d'une minorité, mais elle dépend de la mobilisation des masses.

La reforma agraria vista por un socialista

(Viene de la página 2.)

pequeñas fincas y sistemas de arrendamiento bastante favorables, la planificación intervendrá para asegurar la existencia, es decir, asegurar condiciones de vida dignas a los campesinos. La reforma del régimen de propiedad no se podrá hacer desde un poder centralizado, que imponga normas generales, sino que con la activa participación del campesinado se aplicarán según la región, el clima, los cultivos, etc., normas particulares. La planificación mirará esencialmente a devolver al campesinado la posibilidad de ser dueño de su destino.

b) **Reforma de la producción.**— Se tendrán que implantar centros de formación e investigación científica, para poder introducir variedades de cultivos que puedan resistir a las condiciones desfavorables; clima, composición del suelo, y criar un ganado que sea más resistente. Esta investigación tiene que dar las normas necesarias para aumentar la productividad; al mismo tiempo que se establecerá un plan para la repoblación forestal, la corrección de las aguas, la eliminación de la erosión.

Naturalmente que se tendrá que reformar la formación profesional del campesino.

Se considera al campesino como un hombre inferior, condenado a trabajos manuales extenuantes, ligado a una tradición arcaica, a sistemas superados. Aquí también radica uno de los males que atañen a la agricultura, un mal que ha sido creado y acrecentado por los propietarios de la tierra. Para realizar la planificación agrícola no se precisan solamente los técnicos que pueden dar soluciones teóricas, sino que se precisa de un campesinado formado, educado, consciente, que pueda poner en práctica las normas teóricas. La situación económica que nos dejará el régimen, nos impedirá durante bastante tiempo realizar obras públicas en el campo de volumen importante. Dependerá de los campesinos realizar aquellas primeras mejoras, que paulatinamente aumentarán la producción agrícola. La instrucción en el campo es aquí una base fundamental para salir de la situación desastrosa del momento.

c) **Reformas de las inversiones y de la distribución.**— Para realizar lo que es una necesidad apremiante, habrá que invertir muchos medios en el campo. Aun eliminada la situación anaerónica del régimen de propiedad actual, no se tendrán medios suficientes para la reforma. Al contrario, es probable que la clase opresora destruya lo poco que existe para condenar la reforma al fracaso. Los campesinos no tienen recursos para autofinanciarse; su único capital es su fuerza de trabajo; con este trabajo, realizado en común, se podrán hacer unas pequeñas mejoras, pero no se hace ninguna reforma.

Es evidente también que sería inútil hacer una reforma, con objetivo de incrementar la producción, si no se crea la salida de la producción al mercado interior y exterior. Al mismo tiempo no queremos que este aumento de la riqueza ingrese en los bolsillos de gente que no tiene nada que ver con los esfuerzos realizados por los campesinos. Tampoco queremos crear un aparato burocrático, aparato que cuesta mucho y no produce nada. La única solución es hacer esta reforma a

través de cooperativas. La cooperativa no representa solamente el aparato más sencillo y más directo, sino que constituye también un incentivo para que los campesinos propietarios de pequeñas fincas dejen los conceptos arcaicos y burgueses de propiedad y participen activamente en el proceso de reforma.

Cooperativa será la forma de las inversiones, el dinero destinado al agricultor para aquellas inversiones directas: semillas, sementales, maquinaria, abonos. Cada pueblo creará su Caja rural, tipo Reiffeisen, por ejemplo, para facilitar las inversiones directas. Los campesinos mismos tendrán que participar en ella, evitando los gastos inútiles de administración, propios de los bancos. La repartición será según las necesidades: las colectivas, como parques de maquinaria, instalación de lecherías y mataderos, la distribución de bonos y productos antiparasitos, etc.; y las particulares, como mejoras de la vivienda, de las herramientas de trabajo, etcétera.

Cooperativa será también la distribución de los productos, desde su comienzo hasta su llegada a los mercados nacionales y extranjeros: la elaboración de la leche, de la carne, del aceite, del vino; las cosechas ortofrutícolas, el trigo, el tabaco, etc., pasan por esta cadena de cooperativas, que funcionarán con la participación de los cultivadores y la ayuda del Estado, hasta los mercados. Serán las organizaciones sindicales agrícolas las que tomarán parte activa en toda esta reforma, y serán los representantes libremente elegidos los que se encargarán de la gestión de las cooperativas, desde los locales hasta las federaciones regionales y nacionales. Pero será siempre la base, los campesinos, en las asambleas locales, en los congresos regionales y nacionales, quien da

rá las directivas y controlará a sus representantes.

Esta es la reforma agraria que defendemos. Claro está que hay que ser realista: los frutos de la reforma agraria no son inmediatos. Se necesitarán años hasta que desaparezca del campo la injusticia, el analfabetismo, las necesidades. Solamente los demagogos te dirán que bastará el cambio radical, la revolución, para llegar a obtener felices resultados. Nosotros, socialistas, no ocultamos al pueblo que serán necesarios muchos esfuerzos antes de realizar lo que queremos. Sabemos que antes de distribuir hay que producir, no se puede socializar la miseria, se puede socializar la riqueza. Y la riqueza, como la entendemos nosotros, no es la concentración actual en mano de pocos terratenientes; la riqueza es la abundancia, es la productividad del suelo español, riqueza que hoy no existe. Ofrecemos al pueblo una posibilidad de terminar con la vergonzosa explotación que hoy padece, pero le decimos también francamente que hay que reconstruir las bases necesarias para este desarrollo. No ofrecemos ilusiones, analizamos seriamente situaciones para dar soluciones, y las soluciones las tendrá que realizar el pueblo.

Como ves, el problema es complejo; espero que mi análisis te haya podido aclarar unos conceptos. Terminó invitándote, como invito a todos los jóvenes emigrados, a continuar en la observación crítica de los muchos problemas que atañen a España. No pienses que tus observaciones pasen desapercibidas, al contrario: nosotros estamos agradecidos a todos los que hacen observaciones, ya que así te podemos dar nuestra opinión, aclararte nuestra posición, la posición de un Partido que es socialista, que es obrero, que es español.

ANTONIO

YO ACUSO

(Viene de la página 6.)

pequeños pueblos convergen en la plaza. Y todos los hombres de esos pequeños pueblos se alineaban bajo su porche para el coitejo de mercancía designada por el rebenque de un capataz. Y mientras unos se marchaban con caminar errante de fatalismo, otros se acercaban con una mueca en los labios que pretendía ser sonrisa. Y a la insinuación de « déjame trabajar, tengo un hijo enfermo », ha respondido la voz altanera de un párroco bonachón: « No te preocupes, hijo. Dios aprieta, pero no ahoga ».

¿ Hasta cuándo la indignidad irá emparejada con la resignación predicada desde los pulpitos?

Con frío en el corazón nos hemos alejado. Atrás ha quedado el pueblo abigarrado y sombrío, su miseria, su fortaleza, su debilidad. Y al doblar el tercer recodo del áspero camino, el pie de la gran cruz de brazos abiertos y alma de piedra, nos ha servido de pozo junto a la mujer encorvada bajo el peso del haz de leña que doblaba sus espaldas.

Nunca palabras o gestos nos han parecido más expresivos, más desgarradores. A la pregunta de « ¿ dónde están? », respondió con un sobresalto y persignándose rápidamente miró furtiva y aloca hacia el rincón del barbecho donde la hierba era más abrazada al escaramujo.

Allí debajo estaba el macabro cargamento, el residuo de un pasado, la muda acusación gritando con voz de tierra que nadie hará callar. Y mientras la huella de nuestros pasos se incrustaba y perdía en el polvo del camino de espaldas a la cruz, nos pareció escuchar un: « ¡ Recordadnos, compañero! », venido de quien sabe dónde...

Dicen los conformistas que la tranquilidad del espíritu se encuentra en la aceptación tácita de lo legislado o consumado. Nosotros, los revolucionarios, somos

discípulos de la verdad y la verdad se halla buscando frente a todo conformismo, aunque en esa búsqueda se pierda a veces la vida.

Pero tras de nosotros vendrán más, muchos más; mientras haya en España niños de ojos demasiado grandes que con un interrogante en la frente aguardan el porvenir.

Vicente GALL

Letras de luto

Tenemos el sentimiento de comunicar la muerte de nuestro compañero **María Sánchez Romero**, a la edad de 67 años. Era natural de Camuñas (Toledo), donde perteneció a nuestras organizaciones. Al desencadenarse la guerra civil se incorporó como voluntario desde los primeros momentos para defender la República, combatiendo en diversos frentes. En 1939 llegó como refugiado a Francia, pasando por las tragedias de los campos de concentración. Después de veinte años, pudieron reunirse con él su esposa y sus cuatro hijos, que habían quedado en España, donde padecieron toda clase de privaciones.

Con la presente nota expresamos nuestro más sentido pésame a su esposa, hijos y demás familia.

En los primeros días del pasado mes, y tras larga enfermedad, ha fallecido en Billom (Puy de Dôme), a los 70 años de edad, el compañero **Alejandro Flores Estrada**, natural de Santander.

Desde joven el compañero "Jandrin", como le llamábamos en nuestra "tierruca", se incorporó al Partido y a la Unión. Durante la guerra que los felones y perjuros militares nos impusieron, el compañero Flores cumplió siempre, y con fervor, el cometido que la República le asignó.

Terminada nuestra guerra no le fue posible ganar el exilio, por tal causa y como era de esperar, su detención fue inminente. Así, conoció el compañero Jandrin las cárceles franquistas, donde se sabe cómo eran tratados nuestros compañeros por los falangistas, que no veían su sed de venganza nunca terminada. Pero un buen día, en inesperada y oportuna ocasión, pudo evadirse de la cárcel y logró pasar a Francia, incorporándose inmediatamente a nuestras organizaciones para proseguir la lucha contra el tiránico franquista.

El Partido y la U.G.T., con la muerte de Flores Estrada, pierden un valioso sostén por su fe y su entusiasmo en nuestros ideales.

A sus familiares de España y su compañera Angelines, que reside en Billom, les acompañamos en sus sentimientos.

C. Gorriti.

Otra pérdida más para el Partido y la Unión constituye la desaparición del compañero **Rafael de Paredes**, que ha fallecido en Billom (Puy de Dôme), el día 7 del pasado mes de octubre, a los 70 años de edad, tras breve enfermedad. Era natural de Alealá de Henares, pero desde muy joven se trasladó a Madrid donde hizo sus estudios y residió siempre hasta la pérdida de nuestra guerra.

El compañero Rafael de Paredes, tanto en España como en el exilio, fue siempre un ferviente luchador y entusiasta militante del Partido y de la U.G.T. Ni los campos de concentración, ni los sinsabores y amarguras que el prolongado exilio han producido, lograron mellar en lo más mínimo su acerado temple de socialista. Pensaba siempre con un entusiasmo sin límites en nuestro retorno a España. Desgraciadamente sus deseos, como los de tantos compañeros que para siempre nos han dejado, no han podido realizarse; la muerte ha segado sus ilusiones y con ellas fue enterrado.

Al dolor de su esposa e hijos, que residen en Billom, asociamos el nuestro.

C. G.

Le "miracle allemand"

C'était un peu un mirage

par M. Garnier-Thenon

Pour qui compare l'opinion et les préoccupations de l'Allemagne d'aujourd'hui, avec celles d'il y a quelques années, une remarque s'impose: Les citoyens de la République Fédérale semblent sortir d'un rêve appelé « Miracle allemand », et il apparaît aussi que ce rêve fut, pour une part, un mirage.

De 1948 à 1960 au moins, les circonstances exceptionnelles de la reconstitution de l'Etat allemand et les concours offerts, notamment par les Etats-Unis, pour la reconstruction, avaient permis d'édifier cette économie sociale de marché dont le chancelier Adenauer avait été l'inspirateur politique, et Ludwig Erhard le réalisateur économique et financier.

Les capitaux américains, la reconstitution totale du capital fixe — c'est-à-dire, de l'outillage — l'absence pendant plusieurs années de toutes charges de défense nationale, l'inépuisable réservoir de main-d'œuvre offert par les émigrés de l'Est, et dont le patronat allemand se servit pour comprimer les salaires, avaient constitué ce que les économistes appellent des « rentes », expliquant en partie le caractère rapide du relèvement et de la modernisation de l'économie de la République Fédérale par rapport aux pays voisins.

Puis ces rentes ont progressivement disparu: Lourdes charges de reconstitution d'une armée, dépenses de matériel et d'équipement, épuisement de la réserve de main-d'œuvre, hautes nécessaires des salaires,

concurrence accrue des pays voisins, cycle général de stagnation — pour ne pas dire de récession — bref, l'Allemagne a rompu brusquement avec l'illusion entretenue par Erhard du système « miracle » libéral et capitaliste quant aux principes, mais « social » quant à certaines interventions de l'Etat.

Le Gouvernement de coalition actuellement en place s'est trouvé aux prises, dès le début, avec des difficultés qui rappellent dangereusement celles qui ont assailli avant la guerre la République de Weimar: Accroissement des dépenses publiques et endettement de l'Etat, ralentissement des investissements, accroissement de la dette à court terme et de la charge obligatoire des entreprises, incidences sociales des fusions et concentrations, excès des investissements américains, débuts certains de récession.

Ce Gouvernement, où nos amis du S.P.D. détiennent des postes clés — notamment en matière financière et sociale — fait des efforts méritoires pour relancer l'économie et modifier la conjoncture; mais il est aux prises avec les conséquences de la carence du précédent Gouvernement, celui d'Erhard, ce qui ne lui permet pas de pratiquer comme il le souhaiterait une économie plus soumise à l'intérêt général et plus interventionniste. La grande faute d'Erhard est d'avoir cru au miracle permanent de « l'économie sociale de marché » et il a légué à ses successeurs, il y a près de deux ans, une situation presque critique.

Dans le domaine de la politique extérieure, l'Allemagne se cherche visiblement et le maintien des idéaux européens se conjugue étrangement avec un réveil, parfois inquiétant, de l'orgueil national et un désir de reprendre des contacts avec l'Est, que freinent une compréhensible méfiance et des brûlures d'amour-propre, aussi bien que les drames humains dus à une permanente « partition ».

Résolument favorable à l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché Commun, l'Allemagne Fédérale croit devoir cependant se garder de trop heurter les préjugés de la France officielle — d'où l'attitude actuelle de Kiesinger et même du ministre des Affaires étrangères, Willy Brandt. Le désir de maintenir d'autre part l'axe Washington - Bonn est considéré comme une nécessité primordiale, mais elle freine le désir grandissant d'accroître les contacts économiques avec l'Est.

Crise économique et financière latente, psychologie d'inquiétude, nationalisme réveillé, mais désir européen, tels sont les problèmes, dont certains contradictoires, d'un peuple anxieux qui cherche sa voie, particulièrement chez les jeunes.

Les socialistes savent mieux que personne qu'une Europe élargie et dotée un jour de compétences fédérales conduisant à un véritable gouvernement et à un Parlement européens, constitue l'un des meilleurs remèdes — si non le seul — qui permettra de maintenir la République Fédérale dans les voies d'une véritable démocratie.

Se desea conocer el paradero de...

De Pedro Cabezas García, desaparecido en la guerra civil. Las últimas noticias aseguraban vive en Francia. Se interesa por él su hijo Gaspar Cabezas, que vive en Holanda.

Informes a: Gaspar Cabezas, Rindijk, 322, Slikerveer (Holanda).

IMPRIMERIE SPECIALE
23-30, Rue Sainte
MARSEILLE 1er

